

François Rastier
Directeur de recherche (Cnrs-Inalco)
frastier@gmail.com

Du texte à l'œuvre — la valeur en questions

in Christine Chollier, éd. (2011) *Qu'est-ce qui fait la valeur des textes ?*
Éditions et Presses universitaires de Reims, pp. 11-74.
[Réédition révisée et augmentée]

Bien que l'entendement humain en effet
ne confère point l'être à la valeur,
aucune valeur ne pourrait pourtant sans lui être distinguée.
(...) Sans la faculté de juger et de comparer
cesse toute appréciation et avec elle
s'écroule également toute valeur.

Nicolas de Cues, *De ludo globi*, II, fol. 236.

Résumé. — La narratologie pose légitimement la question des valeurs *dans* les textes en décrivant des axiologies. Toutefois, pour ce qui concerne de la valeur *des* textes, les études littéraires semblent renoncer à leur mission critique et préférer diverses descriptions sociologisantes.

Au-delà comme en deçà de la littérature, une réflexion plus générale sur les valeurs en langue semble donc nécessaire, en mettant à profit la tradition saussurienne. La valeur d'un texte dépend tout à la fois de propriétés internes, les caractères propres de sa sémiotique, et de propriétés qui relèvent de la linguistique externe : elles définissent sa portée (esthétique, éthique, etc.). L'articulation des propriétés internes et externes fait précisément l'objet des jugements critiques.

La question de la valeur trouve toute sa pertinence à propos des textes qui ont le statut d'œuvres ; mais s'il existe bien une linguistique des textes, que sera une linguistique des œuvres ? Il lui faudra renouer avec la philologie et l'herméneutique, voire admettre que les langues sont elles-mêmes des œuvres.

Mots clés. — Œuvre, sémiotique, philologie, herméneutique, teneur, portée.

Qu'est-ce qui fait la valeur d'un texte ? La question semble aujourd'hui intempestive. Certes, dans toutes les sociétés connues, des textes oraux ou écrits sont transmis et revêtus d'une autorité, qu'il s'agisse de mythes, de livres sacrés, de lois coutumières ou écrites, de contes ou de classiques, ou plus modestement de berceuses ou de conjurations. Comme l'on répond d'ordinaire que les textes n'ont d'autre valeur que celle qu'on leur accorde, on s'en remet volontiers à une sociologie de bon sens (pour ne pas dire vulgaire) et la question dès lors ne concerne plus la linguistique ni les autres disciplines du texte.

Or, et ce point motive notre étude, le langage n'est pas seulement un véhicule de valeurs qui lui seraient externes, mais les textes et autres performances sémiotiques sont le lieu de leur élaboration constante et de leur évolution conflictuelle. Cela dépasse la linguistique, car toutes les sciences de la culture sont des sciences des valeurs — comme l'a jadis établi Rickert — ce pourquoi elles restent en butte à la méfiance de tous les radicalismes contemporains qui s'inquiètent à bon droit de leur vocation critique.

Si le problème des valeurs reste présent en philosophie, ils s'est toutefois absenté des réflexions épistémologiques, en raison de la distinction entre faits et valeurs : les sciences, dans la conception néo-positiviste aujourd'hui diffuse, doivent en rester aux faits, les valeurs semblant

affaire de croyances et d'idéologies¹. Les études littéraires elles-mêmes ne sont pas restées à l'écart de cette évolution.

Notre recherche sera sous-tendue par ces interrogations : comment différencier les concepts de texte et d'œuvre ? Comment singulariser un texte dans un corpus ? Quels sont les régimes des valeurs, et notamment comment articuler valeurs internes et valeurs externes ? Ces questions intéressent les divers discours qui admettent des inégalités qualitatives entre leurs textes, qu'il s'agisse de ceux du droit, de la religion, des sciences et bien entendu de la littérature, que nous privilégions dans cette étude, car nous souhaitons aborder enfin cette dernière question : comment les valeurs éthiques et esthétiques sont-elles concrétisées dans les œuvres, jusque dans leurs détails morphosyntaxiques ?

À l'heure où tout se résume en informations, les œuvres opposent un démenti tenace à l'idéologie communicationnelle : ne se définissant pas par leur valeur d'échange marchand, elles relèvent d'une « valeur d'usage », encore à spécifier, quelque part entre hédonisme et sidération. Comment leur rendre justice, se tenir à la hauteur de leur exigence ? Quel langage pour en parler ? Sans exclusive théorique, la linguistique, la philologie, l'esthétique rouvrent les questions laissées en suspens après la grande *dammatio* de la théorie qui a laissé carrière au bon plaisir, à l'éclectisme et aux sentiments distingués.

J'admettrai dans ce qui suit les points suivants résumés à grands traits : (i) La littérature est un art du langage et non l'expression plus ou moins transparente d'une subjectivité de l'auteur ou du lecteur². (ii) Même contemporains, les textes littéraires appellent une étude philologique préalable et la constitution des corpus suppose en outre à présent une philologie numérique (cf. l'auteur, 2001a). (iii) Pour ce qui concerne l'herméneutique, sans égard pour les courants obscurantistes d'inspiration heideggerienne, l'herméneutique matérielle, appuyée sur la philologie, réfléchit la pratique interprétative, tout à la fois nécessaire et incoercible, pour lui assurer une rigueur critique³. (iv) Dans la mesure où le découplage entre valeurs éthiques et valeurs esthétiques, hérité du satanisme romantique, porté au stade théorique par Nietzsche, est devenu un dogme indiscuté, il importe de caractériser les relations entre ces valeurs, car les projets esthétiques des œuvres ne peuvent être caractérisés indépendamment de leur projet éthique, entendu au sens large, c'est-à-dire incluant tout ce qui relève de la raison pratique, la politique comprise.

I. LINGUISTIQUE ET ETUDES LITTERAIRES : COMMENT NE PAS POSER LA QUESTION DES VALEURS

Pour caractériser les valeurs, des obstacles s'élèvent tant en didactique des langues qu'en linguistique et dans les études littéraires. En voici quelques exemples, qui ne prétendent pas en prendre toute la mesure.

Didactique et textes sans valeur. — Après avoir rappelé la définition du *texte*, les instructions officielles en vigueur pour le collège (2005) précisent bien : « On le distinguera d'*œuvre*, qui s'emploie pour les textes *perçus comme littéraires*, et qui donc implique un jugement de valeur ». On se garde bien d'évoquer les œuvres littéraires en tant que telles et de les considérer dans leur

¹ L'inclusion des faits dans les valeurs, la dépendance des objets du monde à l'égard des objectivations culturelles qui les instituent demeurent inconcevables pour les tendances dominantes de la philosophie du langage contemporaine et récusent aussi bien le « réalisme naïf » dont se réclame Lyons que le « positivisme » revendiqué par Kleiber. Peut-on alors constituer une science du certain ? C'est l'enjeu même des sciences de la culture. La sémantique, tout particulièrement, est une science des valeurs : elle entend objectiver pour les étudier les valeurs communes, telles qu'elles sont exprimées et contestées dans les textes, la doxa comme les paradoxes (cf. l'auteur, 2005a), et elle dispose à présent, avec le traitement de corpus numériques, des moyens pratiques d'aborder empiriquement cette question.

² J'ai pourtant entendu un stylisticien illustre conclure un colloque par ce regret : « C'est dommage, on en est restés au niveau du verbal ».

³ Activité critique, la création artistique a besoin de la critique. Donatello, fêté à Padoue, dut revenir à Florence, car là seulement il trouvait le public capable de discerner les véritables défauts de ses œuvres.

spécificité : elles entrent donc dans des corpus d'extraits didactiques où elles voisinent avec des publicités et autres textes du quotidien, pour être décrits avec les mêmes procédés.

Les instructions officielles et les manuels qui les reflètent n'évitent pas seulement la notion de valeur, ils l'éliminent par la juxtaposition de documents divers, textes et images, qui relèvent de discours et de genres hétéroclites⁴. Or, si tout se vaut, rien ne vaut : quelles valeurs l'école devrait-elle transmettre ? Comme les œuvres littéraires étaient réputées inaccessibles aux élèves dès lors que l'on renonçait à les enseigner, on les a considérées comme de simples textes parmi d'autres et une bizarre démocratisation permet désormais de voir partout la même chose, des marques de l'énonciation aux connecteurs argumentatifs et à la grille actantielle. La linguistique est alors utilisée contre la littérature, alors même qu'elle devrait (re)devenir une discipline auxiliaire de son étude.

En même temps, on assiste à l'effacement de tout corpus de référence, perçu comme norme d'une élite. Si tout se vaut, pourquoi aurait-on besoin de repères évaluatifs, ou tout simplement spatio-temporels ? On peut ainsi naviguer entre des extraits, sans jamais avoir à se soucier du projet que porte une œuvre. Sous des dehors didactiquement irréprochables, on obéit au premier commandement de la *pop culture* : *anything goes*. La situation n'est évidemment pas particulière à la France.

La conception utilitariste du langage considère les langues de culture comme instruments de communication, bref des codes. Procédant d'une philosophie du langage dite à bon droit *pragmatique*, elle ne retient des langues que l'interaction dans des situations « concrètes ». On lui doit par exemple le *Cadre européen commun de référence pour les langues*, établi par le Conseil de l'Europe. Ce cadre sert maintenant d'outil didactique dans de nombreux pays (au Mexique, par exemple) et se trouve à présent imposé pour étudier les langues nationales dans toute l'Europe ; mais il reste impossible d'y discerner la différence entre une langue de culture (où s'élaborent et se transmettent des valeurs) et une langue de service, code neutre à l'égard des contenus qu'il est censé véhiculer. Ainsi, l'« on appelle "texte" toute séquence linguistique orale ou écrite que les usagers/apprenants [*sic*] reçoivent, produisent ou échangent »⁵. Les « genres et les types de textes écrits » sont ainsi, par exemple : « Les livres, les journaux, les bandes dessinées, les panneaux et notices, les étiquettes des magasins, des marchés et des rayons de supermarché, les emballages et étiquettes de produits, les télécopies, les billets, etc., les bases de données » (op. cit., § 4.6.4.2, pp. 76-77). Cette énumération permet par exemple — c'est son effet sinon son but — de ranger dans la même catégorie accueillante de « texte » un chef-d'œuvre littéraire comme l'*Orlando furioso* et un code barre de pizza surgelée. Ainsi, les humbles mais fascinants produits de l'activité marchande peuvent-ils rivaliser sur un pied d'égalité avec les œuvres enfin banalisées.⁶

Dans cet ouvrage normatif où l'évaluation et ses mille « élaborations de descripteurs de compétence » remplace la question des valeurs, un utilitarisme inutile masque ainsi les langues et les textes derrière une rhétorique de l'action : les textes ne sont que des actes⁷, qui répondent, selon le canon behaviouriste, à des « stimulus textuels ».

⁴ Par exemple, *Le loup et l'agneau* de La Fontaine se trouve en face d'une photo de « l'Innocenti, petite voiture urbaine » (Delagrave, Première). On juxtapose Josette Alia et Aristote, Poirot-Delpech et Platon, Pierre Palmade et Edgar Poe, Muriel Robin et Ronsard (Delagrave, seconde, index). Les « groupements de textes », en expansion croissante depuis vingt-cinq ans, sont un « instrument didactique » privilégié pour organiser ces disparates. La juxtaposition, sur un pied d'égalité, de Bénabar et de Proust démontre dans les faits que tout se vaut.

⁵ *Cadre*, § 4.6 ; la notion d'*usager* renforce encore la conception instrumentale de la langue : on parlera des *usagers* des transports par exemple.

⁶ « Est défini comme texte toute séquence discursive (orale et/ou écrite) inscrite dans un domaine particulier et donnant lieu, comme objet ou comme visée, comme produit ou comme processus, à activité langagière au cours de la réalisation d'une tâche. » (p. 15).

Un indice peut donner à réfléchir : sur 52 occurrences du mot *œuvre*, dans les quatre cents pages que compte le *Cadre*, 49 se trouvent dans des expressions comme *mise en œuvre*, et 3 occurrences reviennent dans l'expression *œuvre littéraire*, perdue dans des « tableaux de compétence. »

⁷ « La tâche est à relier à la théorie de l'approche actionnelle du cadre au sens de réalisation de quelque chose, d'accomplissement en termes d'actions. Autrement dit, l'usage de la langue n'est pas dissocié des actions accomplies

Si les langues de service, simplement véhiculaires, ont pour fonction de traiter de faits, les langues de culture restent porteuses de *valeurs* et les faits eux-mêmes sont d'ailleurs discernés comme tels en fonction des valeurs que l'on y attache. Réduire les langues à des codes, ce serait donc s'interdire de percevoir ces valeurs⁸, car un code peut au mieux exprimer des évaluations mais n'a pas affaire à la question des valeurs : pur instrument, il n'a pas de tradition historique et partant, point de corpus.

Le texte contre l'œuvre et la linguistique contre la littérature. — À ses débuts, dans l'Alexandrie hellénistique, la grammaire était considérée comme une discipline auxiliaire pour la lecture critique des œuvres, et Denys le Thrace, dans son ouvrage fondateur, vantait la critique comme la plus belle partie de la grammaire : elle en couronnait l'édifice.

Ce statut noblement auxiliaire a été de longue date oublié, car la tradition logico-grammaticale a toujours pris pour objectif principal de formuler des règles de construction phrastique. Or, si les mots ont des fonctions différenciées, toutes les phrases de même structure se valent dans leur principe, d'où l'usage constant de travailler sur des exemples forgés, toujours largement majoritaires en linguistique plutôt que sur des textes. L'isonomie des relations, l'identité à soi des unités demeurent des réquisits évidents pour une discipline normative qui entend décrire toute langue comme un système. Aussi les inégalités qualitatives au sein des phrases, des textes et *a fortiori* entre les textes, sont-elles considérées comme inessentiels et renvoyées à d'autres disciplines, de la rhétorique jadis à la pragmatique aujourd'hui.

Cette incapacité assumée peut être mise à profit pour éliminer les derniers reliquats de la notion de valeur *en* littérature et *de* la littérature elle-même. Dans un entretien accordé à *Vox Poetica*, Maingueneau résume ainsi le propos de son ouvrage *Contre Saint Proust ou la fin de la littérature* : « Ma démarche se veut radicale, puisque 1) elle se refuse à tenir pour acquise une certaine conception de la littérature, la notion même de littérature, dont Proust est aujourd'hui l'une des figures prototypiques, 2) elle ne se tient pas dans l'espace de la création ou de la critique littéraire, ni même dans celui de l'art, mais inscrit la littérature dans un espace social, en un sens très large, qui intègre les technologies de la communication aussi bien que le fonctionnement des institutions universitaires, et en particulier les modes de légitimation de ses acteurs. En outre, l'unité de mon propos est assurée par le recours à une perspective d'analyse du discours, mais sans technicité. » (2007, n.p.). La littérature se réduit ainsi à son espace social, où l'écrivain apparaît comme une catégorie socioprofessionnelle — c'est la thèse d'Alain Viala dans *La naissance de l'écrivain* : la littérature existe depuis qu'il y a des littérateurs de profession. Dès lors, la notion de *littéraire* (comme inscription dans un « espace social ») suffit à caractériser la littérature : en témoigne le récent *Dictionnaire du littéraire* (Aron, P., Saint-Jacques, D., Viala, A., Paris, PUF, 2010). Le littéraire est fait de textes et non d'œuvres ; ou, plus exactement, les œuvres ne sont plus que des produits de librairie ou des sujets de concours. Tout jugement de valeur étant jugé élitiste, l'égalité entre textes peut sembler un principe républicain.

Malgré le prestige dont jouit l'« espace social », toute activité échappant peu ou prou à la logique marchande y est considérée comme obsolète ou suspecte et le sociologisme ordinaire concourt à intégrer la littérature dans cet espace qu'elle conteste pourtant.

par celui qui est à la fois locuteur et acteur social. Ceci peut aller du plus pragmatique (monter un meuble en suivant une notice) au plus conceptuel (écrire un livre, un argumentaire, emporter la décision dans une négociation). Dans cette perspective, la compétence linguistique peut être sollicitée en totalité (ex du livre), en partie (cas de la notice de montage), ou pas du tout (confectionner un plat de mémoire). »

<http://eduscol.education.fr/cid45678/cadre-europeen-commun-de-reference.html>

Passons sur la ponctuation négligente, les paraphrases, les impropriétés (*ceci* pour *cela*) : le Ministère réussit le tour de force d'une platitude insondable.

⁸ Ce type de problème échappe naturellement aux administrations, même européennes : elles ont à les traiter, non à les poser. En outre, quand les langues sont réduites à des instruments et mesurées à une aune utilitaire, elles deviennent interchangeables : il semble naturel et légitime que la plus répandue l'emporte sur les autres.

Comment les études littéraires peuvent se priver des valeurs. — La crise des études littéraires en France a de nombreuses raisons (débouchés, etc.) mais il faut aussi se demander quelle est la qualité de l'offre : le choix des filières scolaires et le recrutement des étudiants dépend aussi d'enjeux intellectuels et non seulement économiques.

Dans les années cinquante, malgré les projets exigeants d'auteurs comme Spitzer ou Auerbach, les études littéraires sont demeurées largement impressionnistes, ce qui n'enlève rien à leur agrément. Le psychologisme néo-beuviens a laissé place à des motifs phénoménologiques (Poulet, Richard) et psychanalytiques diffus (voir la psychocritique de Mauron, puis la psychanalyse génétique de Bellemin-Noël).

L'essor de la linguistique et de la sémiotique textuelles dans les années soixante a témoigné d'une volonté d'objectivation et s'est accompagnée d'un refus des subjectivités envahissantes : il s'agissait d'étendre aux textes et aux œuvres la méthodologie historique et comparée qui avait favorisé l'étude des corpus religieux et épiques (Dumézil) et mythiques (Lévi-Strauss). Toutefois, la préoccupation méthodologique a paru une norme, un « carcan structuraliste » qui aliénait tout à la fois le Sujet et l'Histoire. Depuis, l'on a récuser l'exigence théorique (Pavel, *Le Mirage linguistique*, 1989)⁹. Si l'éclectisme, depuis Victor Cousin, avait été porté au stade théorique par l'Université française, il s'est lui-même banalisé et son ambition a cédé à un rassurant *name-dropping*, la mention de Bakhtine ou d'Austin, l'évocation des mondes possibles ou des désignateurs rigides ont suffi à contenir la théorie dans les limites du bon ton et de la modération. En effet, comme l'écrit Antoine Compagnon dans *Le Démon de la théorie*, « la vérité est toujours dans l'entre-deux »¹⁰. Mais ne serait-ce pas le préjugé académique qui élit domicile dans l'entre-deux ? Il s'épanouit, du moins, dans les lectures immédiates, sans exigence philologique et donc sans portée critique. Antoine Compagnon, dans les cours du Collège de France, demande avec talent si Legrandin est décidément un snob, puis unit Montaigne, Rousseau et Proust sous le pavillon consensuel du *récit de vie*. Comme dans cette « vie » se confondent l'auteur, le narrateur et le protagoniste, l'on peut sortir de la littérature pour parler des textes littéraires en termes d'auteur ou de monde, et non en termes d'œuvres.

Le lecteur même fournit une autre échappatoire. Thomas Pavel commençait ainsi sa leçon inaugurale le 29 décembre 2006 : « D'ordinaire, ceux qui étudient la littérature la considèrent comme une cible cognitive, comme objet d'examen historique ou interprétatif. Il s'agira, cette fois, de changer de point de vue pour réfléchir à ce qui se passe lorsqu'une certaine intimité s'établit entre la littérature et son public, lorsque le lecteur s'abandonne à l'œuvre. » Cette *Einfühlung* communiant n'appelle pas d'interprétation critique, car Pavel poursuit : « Telles les confidences d'un ami, le sens d'une œuvre littéraire est remis à nos soins. » Un tel quiétisme rassure flatteusement le public chevronné du Collège de France, mais j'avoue pour ma part n'avoir jamais reçu de confidences d'une œuvre.

Ces échappatoires n'ont rien de nouveau, et dans son programme de 1929, le Cercle linguistique de Prague notait déjà : « La caractérisation immanente de l'évolution de la langue poétique est souvent remplacée dans l'histoire littéraire par un succédané relatif à l'histoire des idées, sociologique ou psychologique, c'est-à-dire par un recours à des faits hétérogènes au fait étudié. À la place de la mystique des rapports de causalité entre systèmes hétérogènes, il faut étudier la langue poétique en elle-même. » (*Travaux du Cercle linguistique de Prague*, I, 1929, § III, 6).

La critique reste tributaire du dualisme traditionnel qui oppose massivement l'Objet et le Sujet et permet de reconduire les catégories massives de la Référence et de la Fiction. Ainsi Genette, dans *L'œuvre de l'art*, explore-t-il les conséquences de l'objectivisme, qui trouverait dans l'œuvre des conditions objectives de sa valorisation, et finit par rejeter cette position, d'ailleurs obscurcie

⁹ Le début des années soixante-dix a vu l'émergence d'un néo-mandarinat ; il a fait regretter l'ancien, qui avait encore la pudeur de conserver un lien au moins ténu entre autorité et compétence.

¹⁰ On reconnaît là le *Ne quid nimis*, le *in medio stat virtus* horatien, l'*aurea mediocritas* qui a toujours été prisée par les Chrysales.

par le néopositivisme de Goodman, qui confond œuvres et documents (ou monuments) en opposant les arts allographiques et les arts autographiques. Genette adopte donc une position subjectiviste qui fait des valeurs des appréciations individuelles et revendique un inévitable relativisme. L'œuvre n'aurait donc d'autre valeur que celle que je lui attribue. Si l'on retrouve là un écho de l'opposition romantique entre le Moi et le Monde, cette conclusion fataliste n'a rien d'inévitable : elle se légitime par un individualisme méthodologique qui ne concède aux objets sociaux qu'une existence individuelle. Or le langage et les œuvres ne sont pas en nous, mais entre nous, si bien qu'il existe des vérités intersubjectives que recherchent les jugements de valeur.

Par ailleurs, l'herméneutique ne tient aucune place dans la poétique genettienne et l'interprétation même s'y résume à l'identification de procédés. Or l'interprétation reste pourtant la forme spécifique du couplage des hommes avec le monde sémiotisé qu'ils ont constitué autour d'eux. Les œuvres littéraires, comme les autres objets culturels, ne se réduisent en effet ni à des choses (position objectiviste), ni à des représentations (position subjectiviste) et le dualisme Objet/Sujet s'est trouvé dépassé de longue date par la sémiotique dans sa tradition saussurienne.

Quelques raisons d'une crise. — Que l'on fasse des œuvres tantôt de simples textes indifférents à tout jugement de valeur, tantôt l'expression confidentielle de vécus distingués, le littéraire l'emporte sur la littérature, tantôt par une sorte de néo-beuvisme mou, tantôt par un néo-lansonisme politisé en termes post-marxistes ou anti-modernes.

Les incompréhensions accumulées touchent le statut même de l'œuvre d'art, les méthodes de sa description, le statut de son interprétation. Rappelons-en quelques-unes.

i) Considérant les signes comme des objets physiques, le positivisme logique éprouve naturellement des difficultés à définir le statut des œuvres, car leur définition physicaliste en fait des « choses » que rien ne permet de caractériser spécifiquement.

ii) Définissant le sens comme référence et/ou comme attitude propositionnelle, la philosophie du langage anglo-saxonne est restée à l'écart des développements de la linguistique¹¹ et ne sait concevoir la textualité. Elle conduit à définir la littérature comme fiction, par un régime de référence étendu souvent à des mondes possibles. Leibniz avait certes créé la notion de monde possible pour rendre compte des romans, mais en tant qu'ils pouvaient advenir : hors de sa réflexion sur la Providence, sa théorie reste inadéquate. Bref, des catégories massives et somme toute obscures comme la référence ou la fiction ne peuvent convenir à la complexité de la littérature : par exemple, les témoignages littéraires de l'extermination et des crimes de masse, de Primo Levi à Varlam Chalamov et Julius Margolin, ne sont pas fictionnels et relèveraient donc, en termes genettiens, de la « littérature conditionnelle » : vous pouvez les lire comme littéraires, mais c'est votre choix.

iii) Dans ce cadre restreint, les sciences du langage se limitent à la grammaire, éventuellement macrosyntaxique ou transphrastique, comme on le voit dans les programmes des concours. Pour rendre compte des spécificités littéraires, on lui adjoint une poétique des procédés rhétoriques (les tropes notamment), ou narratifs. Les questions philologiques et herméneutiques, de la constitution des corpus d'étude à leur interprétation, ne sont pas véritablement abordées.

iv) Dans d'autres cantons des études littéraires, c'est la position critique qui se trouve récusee de fait. Jean Bollack notait ainsi : « l'académisme et le traditionnalisme ont été relayés depuis [1970] par l'indifférence et la polysémie qui élimine la possibilité de défendre une position critique » (2000, p. 75)¹². Au bon plaisir de la création, à l'écriture du Moi et au torrent autofictionnel répond aujourd'hui dans la critique un certain décisionnisme déconstructionniste : on croit démocratique de nier l'autorité d'un sens, fût-il énigmatique, tout texte devenant une auberge où le pèlerin prévoyant soupe de ses provisions. Mais ce relativisme, ou plus exactement ce refus de toute épistémologie, conduit naturellement à un pluralisme dogmatique : dans

¹¹ L'image qu'elle donne du langage reste fort pauvre : par exemple, elle ne dit rien de la ponctuation, de la prosodie, des formes sémantiques et expressives, des genres, des discours.

¹² Cf. l'introduction de Bollack (2000) et l'article critique de Thouard (2003).

l'euphorie perpétuelle, le principe de réalité critique semble bien bonnet-de-nuit, car tout effort d'objectivation paraît porter atteinte au principe de plaisir.

Remarque. — La lecture que nous souhaitons mettre en œuvre récuse les deux types de lectures plates qui réduisent dogmatiquement la complexité de l'œuvre, les lectures littérales et les allégorèses. Le problème organisateur de l'œuvre doit être conservé dans sa dimension énigmatique et mis en regard non d'une « solution », mais des actes interprétatifs qui permettent de formuler une lecture sans effacer les parcours qui ont conduit jusqu'à elle. Les chemins de l'interprétation demeurent ainsi des chemins d'enquête qui varient avec les moments et les tâches et relèvent de diverses campagnes de lecture, qui ont chaque fois un objectif différent et une entrée textuelle différente¹³. Si l'on ne peut résoudre la difficulté, on peut la cerner en retraçant les formes qui en témoignent et les parcours qui les constituent. Les malentendus devenus traditionnels sont souvent justifiés par les fausses pistes, les leurres dont les auteurs sèment leurs œuvres, pour dissimuler les véritables points d'entrée des parcours les plus éclairants. C'est donc une vigilance indéfinie qui s'impose et justifie des relectures sans doute inépuisables.

Sans prétendre périmier les précédentes, la lecture « interprétative » ne s'arrête donc pas à des conclusions qui en feraient une lecture parmi d'autres. Elle entend souligner les conditions des interprétations, les hiérarchiser selon leur plausibilité, leur légitimité, leur complétude et leur valeur d'innovation. En problématisant les parcours d'interprétation, elle souhaite cependant introduire dans le corpus des commentaires des nouveautés jusque là inaperçues. Elles s'introduisent dans la tradition herméneutique de l'œuvre, tout en révoquant des pans entiers de cette tradition. L'activité critique de la lecture poursuit ainsi, à sa manière, celle de l'œuvre où elle puise sa vigueur. L'autorité de l'œuvre n'est donc pas celle d'un seul sens, inévitablement canonique : sa complexité, sa difficulté intimidante en font, nous le verrons, une éducatrice.

L'anesthésie critique. — La critique, et particulièrement celle qui intéresse les œuvres contemporaines, se garde de tout jugement de valeur, perçu comme insupportablement normatif. Sans doute une relation secrète unit-elle le programme antinomiste de l'inversion des valeurs et l'anomie de la critique. Dire que tout se vaut, c'est permettre l'inversion des valeurs ou du moins la légitimer par avance, puisque cette transgression reste sans véritable conséquence.

Par ailleurs, alors que jadis les controverses sur le goût avaient grandement contribué à approfondir les théories esthétiques, l'anesthésie contemporaine s'accommode fort bien d'un nouveau conformisme : on commente sans fin les œuvres et les auteurs du canon néo-mandarinal, car l'on se prive des critères esthétiques qui pourraient faire évoluer ce canon¹⁴.

La notion de valeur littéraire se trouve enfin obscurcie par le mouvement général de désymbolisation. Tantôt l'on désirerait s'en remettre au principe sommaire que la littérature peut prétendre au réalisme, de la « fenêtre ouverte » de Zola, jusqu'aux innombrables docufictions d'aujourd'hui ou ces romans à clé, voire à portes ouvertes, où les personnages de faits divers se voient figurés sous pseudonyme (comme dans *Sévère*, de Régis Jauffret), ou campés sous leur nom au prix du léger décalage temporel d'une science-fiction popote (comme dans *La carte et le territoire*, de Houellebecq). Tantôt, le réalisme s'intériorise, la représentation subjectivée décrit le flux de conscience du narrateur, ce qui va du journal intime à l'autofiction et louche maintenant vers le blog : telle romancière réputée pour son écriture du Moi nous détaille ainsi ses sodomies avec un rappeur sarkozyste.

¹³ J'appelle *entrée* un passage choisi pour sa connectivité particulière, qui permet au lecteur d'accéder à d'autres passages.

¹⁴ Par exemple, on ne s'avise guère que Sade inflige les plus graves de ses violences à la langue française et secondairement à son lecteur, car le critère éthique (l'inversion des valeurs) est censé l'emporter sur tout critère esthétique. Sommant la littérature de colportage (la *pop* littérature de l'époque), des fabliaux laborieux, des feuilletons interminables et grand-guignolesques sont transfigurés en grandes œuvres littéraires par l'effet d'un moralisme inversé. L'attention scrupuleuse portée au sexe et à tous les *genders* qui le nimbent aujourd'hui d'une aura alluciante reconduit ainsi, en l'inversant toutefois, le moralisme de l'époque victorienne. Mais l'immoralisme critique d'aujourd'hui reste tout aussi pointilleux et convenu.

Les Bienveillantes, best-seller international, a eu le scrupule de sommer ces deux courants en prétendant à la vérité historique, alors que tout y est faux (sauf certains faits ainsi déréalisés) et en relatant sur mille pages le monologue intérieur d'un nazi circoncis, incestueux et scatophage, omniscient et ubiquiste. Le passage à l'acte du protagoniste comme de l'auteur s'accommode parfaitement de l'écriture journalistique à la va-comme-je-te-pousse¹⁵.

Par son temps propre, par la complexité qu'elle ouvre, la prise de distance qu'impose toute élaboration artistique n'a rien de commun avec ces diverses formes de voyeurisme communicationnel. Se tenant à l'écart de la représentation « objective » comme de l'expression « subjective », l'activité artistique se déploie en effet dans un monde de signes qui a sa propre légitimité, ce qui lui permet d'avoir une fonction de médiation entre l'objectivité et la subjectivité et de critique à l'égard des théories sommaires de la représentation, puisqu'elle problématise les représentations et finit cependant par les déterminer.

N. B. — La symbolisation affirme l'autonomie du sémiotique et permet des hypothèses sur son processus d'émergence. Sans revenir ici sur les théories du sacrifice, rappelons que le signe (au sens du symbole saussurien) suppose un double « déplacement » : la victime humaine du sacrifice est remplacée par une victime animale (d'où l'hypothèse d'une origine sacrificielle de l'élevage), puis la victime animale par une somme d'argent. Le même processus s'observe pour la monnaie, le premier remplaçant l'étalon par la valeur-marchandise, le second remplaçant celle-ci par la monnaie (peu à peu dématérialisée par un processus de stylisation, cf. l'auteur, 2006). Pour le signe linguistique, le premier déplacement va du « référent » intenté à la signification, et le second de la signification à l'expression — avec en retour la stylisation de l'image mentale en signification. Les parcours de déplacement sont indiciaires — certains disent *métonymiques* par restriction rhétorique. L'enchaînement de deux parcours indiciaires instaure le symbole (saussurien) comme parcours interprétatif élémentaire. Dans tous les cas, la symbolisation permet de supprimer le recours à sa source imaginaire, victime humaine, personne dénommée ou référent : le symbole, autonomisé et discrétisé par la stylisation, s'intègre au monde sémiotique et peut y être manié, remanié et interprété *in absentia*.

La désymbolisation fait imaginairement ces parcours à l'envers, restituant ainsi le droit à la violence et au meurtre. Le son linguistique devient cri (comme dans certaines formes de lettrisme), l'énonciation assassinat et Bataille par exemple rêve non seulement de sacrifices humains, mais conçoit l'activité littéraire comme meurtrière, l'auteur assumant non sans enthousiasme le rôle de sacrificateur, le lecteur celui de victime.

II. LES TEXTES ET LES ŒUVRES

Dépassant les déterminations socio-historiques du littéraire comme les idéalizations spéculatives de la littérarité, la littérature consiste tout entière dans ses œuvres, qui deviendraient illisibles si nous cessions de les lire.

La tiédeur vaguement empathique du discours académique actuel décourage cependant les étudiants, alors même que les études littéraires invitent à l'enthousiasme intellectuel allié au scrupule philologique : pour questionner les œuvres, déceler les leurres des interprétations faciles, le principe de plaisir littéraire gagnerait à s'appuyer sur le principe de réalité linguistique.

Par l'exigence intellectuelle, les études littéraires peuvent retrouver la place éminente qui leur est aujourd'hui contestée, parce que trop lentes, complexes, peu rentables, etc. Si elles ne veulent pas se dissoudre dans les études de communication, ou dans des simplifications « cognitives », il leur faudra pour cela renouer avec la philologie, la linguistique, l'herméneutique.

¹⁵ Un exemple, p. 445 : « *Sur les pièces d'eau, des colverts et d'autres canards nageaient ou venaient se poser : juste avant l'impact, ils battaient rapidement des ailes, inclinées à la verticale, pour freiner, et braquaient leurs pattes palmées vers l'eau ; dès qu'ils touchaient la surface, ils repliaient leurs pattes et finissaient sur leur ventre bombé, dans un petit jet d'eau.* » Cette phrase condense diverses mignardises de l'écriture endimanchée : les pluriels riches (*les pièces d'eau, et d'autres canards*), les impropriétés (*inclinées à la verticale (!), impact, braquaient leurs pattes*), les répétitions (*leurs pattes*), la fausse élégance flaubertienne de la fin sur un détail, cet attendrissant *petit jet d'eau*, pour *éclaboussures* ou *vaguelettes*.

1. Les disciplines et l'objet culturel

Nous partons du constat que la philologie et l'herméneutique se sont éloignées à tort, qu'elles ne peuvent rester à l'écart de l'évolution de la linguistique, et, corrélativement, que la linguistique doit renouer avec elles. Plutôt que de discuter abstraitement en termes de disciplines, il nous paraît plus utile de détailler les relations entre le *document*, qui relève pour l'essentiel de la philologie, le *texte*, qui relève (ou devrait relever) de la linguistique, et l'*œuvre*, qui relève plus particulièrement de l'herméneutique dans la mesure où elle appelle une interprétation critique pour l'aborder dans sa complexité. L'enquête semble d'autant plus nécessaire que les notions de document, de texte et d'œuvre restent inconnues de la philosophie du langage, qui s'en tient ordinairement aux mots et aux propositions, mais a pourtant configuré tant le domaine de la syntaxe que ceux de la pragmatique et de la sémantique vériconditionnelle.

Nous chercherons donc à intégrer les facteurs philologiques et herméneutiques dans une théorie néo-saussurienne de la sémiotique, pour articuler les concepts de texte et d'œuvre. Il faut pour cela formuler un modèle sémiotique du texte qui articule non seulement le contenu et l'expression, mais aussi les pôles du Point de vue (concept herméneutique) et de la Garantie (concept philologique). Cela conduit à poser des questions de valeur et de légitimité absentes aujourd'hui de la critique littéraire comme de la linguistique. C'est par la médiation d'une linguistique étendue à ces questions que l'herméneutique (trop idéalisée) et la philologie (trop positivisée) pourraient se rencontrer dans une situation nouvelle, ouverte par l'essor de la linguistique de corpus. Détaillons ce point.

(i) Le *texte* est la *teneur* d'un document, son signifiant étant conventionnellement autonomisé de son support : dans les termes de la sémiotique hjelmsléviennne, le support documentaire relève de la substance de l'expression et le signifiant de sa forme, la linguistique étant définie comme science des relations et donc des formes ainsi comprises. L'autonomisation voire la séparation du texte et du document doivent beaucoup à la pratique antique de la copie, puis à l'imprimerie, enfin à l'informatique, où la matérialité du support devient d'autant plus évasive qu'il n'est plus un objet mobilier comme le rouleau ou le codex. De fait, les professions liées au document et celles liées au texte se sont différenciées, tout comme les disciplines correspondantes : des disciplines philologiques comme la diplomatique semblent désormais coupées de disciplines comme la sémantique et l'herméneutique. En outre, malgré la demande sociale et l'essor de la linguistique de corpus, la linguistique du texte conserve une place marginale sinon adventice.

(ii) Appliquée aux textes, la notion d'*œuvre* dépend de domaines critiques qui s'attachent à l'évaluation et la description des inégalités qualitatives : ainsi de la littérature, de la philosophie, etc. Elle est restée de fait étrangère à la linguistique, car la grammaire qui en constitue le centre n'est aucunement particularisante et recherche toujours les régularités les plus générales, stigmatisant les singularités comme des exceptions. La stylistique universitaire se trouve ainsi devant une difficulté de principe : pour caractériser des textes comme œuvres avec des catégories issues de la grammaire, elle se contente le plus souvent d'une poétique des procédés.

Certes, tous les textes ne correspondent pas à des œuvres, au sens restreint, mais tous relèvent d'une pratique sociale, dont témoigne leur genre, mais aussi d'une action individuelle et d'un projet. Restituer cette dimension praxéologique est nécessaire pour articuler la linguistique externe et la linguistique interne.

L'élaboration particulière des œuvres procède d'un engagement pratique singulier, qu'il soit esthétique ou éthique. Elles se caractérisent par un appariement spécifique entre les plans du contenu et de l'expression, qui se traduit par une sémiotique unique. Dans ce qui suit, nous appliquerons donc la notion d'œuvre aux seuls textes qui font l'objet d'une élaboration et d'une transmission propres.

Nous formulerons l'hypothèse que la sémiotique textuelle s'établit par l'élaboration parallèle du document d'une part, et de l'autre, d'un projet pratique – notamment celui de l'œuvre, gouverné

par une éthique et une esthétique (cf. *infra*). En paraphrasant Saussure, nous dirions que deux “chaos” initiaux, en s’unissant, donnent lieu à un ordre complexe, celui de la textualité.

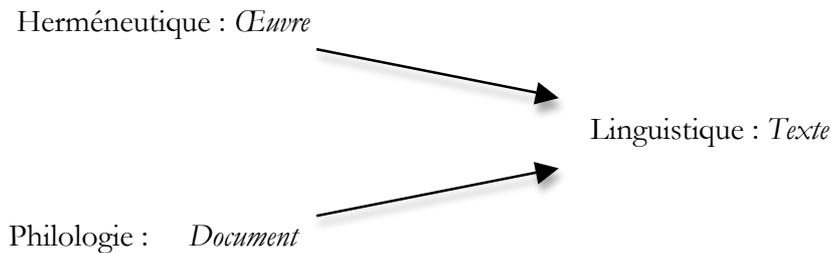


Figure 1 : Convergence du document et de l'œuvre dans le texte

2. Quelques parallèles entre le texte et l'œuvre

Les régimes génétiques. — Comme la genèse des textes et des œuvres ne va pas de pair, il convient de distinguer la programmation du texte (*l'inventio* et la *dispositio* de l'ancienne rhétorique) et la configuration de l'œuvre par un projet pratique (éthique ou esthétique), en incluant l'anticipation de sa compréhension, *l'accommodatio*.

Dans le cas des brouillons littéraires, on passe de la multiplicité des documents à l'unité de l'œuvre. Initialement, des sémiotiques complexes sont en jeu, qui tiennent compte de la disposition spatiale sur la page, des ratures et de leur signification modale, des différences de taille de caractères, des passages métalinguistiques que sont les notes de régie, etc.

Cette élaboration a une valeur heuristique et le projet esthétique de l'œuvre se précise alors par restriction, sa langue se détermine dans son ton et son esthésie (entendue comme l'unité émotionnelle des moyens linguistiques mis en œuvre).

Les régimes génétiques varient non seulement selon les discours et les genres, mais selon les styles : celui de Flaubert est aux antipodes de celui de Proust ; Claude Simon, qui fut aussi peintre, met à profit une multiplicité de couleurs, etc. Pour exploiter les dossiers génétiques, trésors philologiques, l'herméneutique est requise : chaque rature, chaque reformulation précise un sens futur, car l'action créatrice a une dimension critique (commune à la philologie comme à l'herméneutique matérielle) et la séquence des gestes sémiotiques pratique une rectification constante d'elle-même.

Les régimes d'accès. — L'accès au texte dépend non seulement de la connaissance de la langue et du corpus, mais surtout des pratiques sociales qui encadrent sa genèse, sa diffusion et sa réception : toute l'histoire du livre et de la lecture en témoigne.

L'accès à l'œuvre est en outre subordonné à des stratégies d'écriture que l'opposition entre l'ésotérique et l'exotérique ne suffit pas à détailler. Chaque genre s'adresse à un type de public¹⁶, et dans le public attendu que sélectionnent le discours et le genre, chaque œuvre choisit en quelque sorte les lecteurs qui sauront restituer son projet, voire, par les difficultés mêmes que suscite son interprétation, les éduque pour ce faire. Ainsi l'œuvre crée-t-elle la collectivité de ses interprètes. Complémentairement, l'art d'écrire ne consiste pas seulement à se protéger contre une répression, mais aussi à protéger l'œuvre contre les lectures superficielles.

¹⁶ La langue même peut dessiner les contours d'un public. Par exemple, quand Alberti publie en 1434 son traité *De Pictura*, il s'adresse en usant du latin à la collectivité des humanistes ; mais la version italienne qu'il publie l'année suivante sous le titre *Dalla Pittura*, change significativement : un peu moins technique, plus plaisante, elle s'adresse notamment aux dames – qui ne connaissaient pas le latin.

Les régimes de parcours. — La lecture du texte correspond à ce que Schleiermacher nommait l'interprétation *grammaticale*. Elle parcourt linéairement le texte pour en identifier les sections, les unités et qualifier leur contenu, proposant ainsi une restitution sémiotisée, car pourvue d'une expression et d'un contenu. Beaucoup de textes n'appellent que cette lecture élémentaire : Schleiermacher rappelait d'ailleurs que l'on n'interprète pas les conversations sur la pluie et le beau temps (*Wettersprüche*)¹⁷.

Le parcours des textes dépend des genres et des discours dont ils relèvent, pour autant que le lecteur tienne compte du régime d'interprétation que prescrivent ces normes. Il obéit à des règles générales de perception sémantique, mais peut varier en fonction des tâches ; par exemple, la prise de connaissance globale se distingue de la recherche d'informations. C'est pourquoi l'on peut distinguer deux régimes de pertinence : la pertinence interne du texte, déterminée et localisée dans ses zones à sémantique ouverte, et la pertinence externe, définie par la tâche. La lecture est généralement jugée satisfaisante quand ces deux horizons de pertinence se rencontrent — ce qui ne se réduit pas à un transport d'information d'un cerveau à un autre, contrairement au modèle ordinaire de la communication élaboré par la pragmatique cognitive.

(iii) Les textes qui sont des œuvres et font à ce titre l'objet d'une conservation et d'une transmission qui tout à la fois lui reconnaissent et lui confèrent une valeur, appellent enfin une *interprétation* plus approfondie. La teneur de ces textes est plus complexe et leur portée est sujette à débat : il relèvent de discours religieux, juridiques, littéraires, scientifiques ; ils sont ainsi l'objet privilégié de l'herméneutique.

En raison même de leur caractère critique, les parcours interprétatifs des œuvres ne sont pas uniques, ni linéaires, ni déterministes ; ils ne sont pas nécessairement séquentiels ni même connexes. Ils restent indéfinis *a priori*, sinon infinis. L'œuvre les multiplie par les équivoques qu'elle ménage : ses structures particulières, configurées par un projet épistémique, éthique ou esthétique, restent susceptibles de reconfigurations multiples qui appellent et autorisent des lectures diverses selon les lieux, les moments et les pratiques de lecture. L'œuvre transmet des questions, voire des énigmes, non moins que des « informations ».

Dès lors que les œuvres sont enregistrées sur des documents numériques et intégrées à des corpus à des fins de contraste, leurs parcours d'interprétation peuvent à présent être assistés. C'est alors une herméneutique des sorties logicielles qui participe à leur objectivation.

Bien entendu, les régimes de parcours du document, du texte et de l'œuvre ne sont pas étanches et l'on sait bien que l'interprétation d'un texte, voire d'une œuvre peut conduire à rectifier le document lui-même. Ainsi, les grands philologues de la Renaissance ont-ils établi et émendé le corpus de l'Antiquité gréco-latine. À un autre niveau, la connaissance de l'œuvre peut conduire à amender le texte lui-même : sans même revenir aux leçons géniales de Politien, on doit apprécier comment Tullio De Mauro, dans sa traduction du manuscrit retrouvé de Saussure, *De l'essence double du langage*, supplée en plusieurs endroits, de façon si éclairante qu'elle semble irréfutable, les lacunes du texte.

Les régimes d'objectivation. — Le document, le texte et l'œuvre ne jouissent pas du même statut d'objectivité, dans la mesure où ils concrétisent des procédures d'objectivation différenciées. Une fois établi par appariement d'un plan de contenu et d'un plan d'expression, le texte n'évolue pas sauf révision, mais acquiert dans la lecture le statut d'un objet mental complexe (une chaîne de simulacres ou (re)présentations) : à ce titre, il doit être remémoré ou relu, bref reconstruit à chaque réactivation ; son objectivation est ainsi récurrente et mobilise des compétences en évolution. En d'autres termes, si l'on peut consulter plusieurs fois le "même" document, on ne relit jamais deux fois le même texte.

¹⁷ On crée aujourd'hui des corpus de SMS, comme celui-ci : *T ou*. La linguistique a gardé des origines scolaires de la grammaire un goût prononcé pour les exemples élémentaires et les philosophies du langage ordinaire semblent avoir renforcé cette dilection.

Enfin, l'interprétation de l'œuvre ajoute à cela une dimension réflexive qui confère à son objectivation une dimension critique. Alors que la lecture du texte mobilise toute sortes de processus inconscients et compulsifs (les saccades oculaires, par exemple), l'interprétation de l'œuvre, qui relève d'un niveau supérieur de complexité, est une action consciente de bout en bout, qui se caractérise par l'inhibition et la lenteur propres aux processus attentionnels, dans l'exercice de normes pratiques et déontologiques. Pour passer d'une section de texte à un passage d'œuvre, il faut reconnaître sa stylisation (son mode particulier de sémosis) comme les spécificités « opératives » des relations spécifiques du passage avec les autres passages de la même œuvre et d'autres œuvres de l'intertexte.

Les régimes de transmission. — La *tradition* textuelle va du texte initial, fût-il inconnu, à ses variantes ultérieures ; elle s'éclaire aussi par les textes qui voisinent dans son corpus, ne serait-ce que pour poser les problèmes de datation.

Enfin, la *translation* herméneutique va d'une œuvre à d'autres textes qui la réécrivent dans le même genre et/ou le même discours, ou encore qui formulent son interprétation dans divers commentaires. Les transformations entre textes relèvent de l'intertextualité ; leur étendue et leur complexité sont caractéristiques des œuvres.

III. VALEURS INTERNES ET VALEURS EXTERNES

La question des valeurs a été débattue à propos des valeurs représentées dans les textes, par exemple celles que semblent assumer les personnages de roman. Toute une poétique des valeurs a été élaborée (voir notamment Jouve, 2001)¹⁸. Elle relève des axiologies et des idéologies représentées, telles qu'elle peuvent être décrites par une sémantique de la doxa (cf. l'auteur, 2011, ch. 5). En privilégiant les récits, cette approche s'intègre parfaitement à la narratologie contemporaine.

Nous restons ici en deçà, car nous souhaitons préciser le substrat linguistique sur lequel s'édifient les systèmes de valeurs débattus en littérature, pour nous diriger au-delà et questionner la valeur des œuvres elles-mêmes.

1. Des valeurs internes

Rudiments typologiques. — Dans une excellente synthèse, Gérard (2011) discute la classification présentée dans Coseriu (1988) : les valeurs *linguistiques* se résumeraient aux oppositions congruent / incongruent (valeurs élocutionnelles), correct / incorrect // innovant (valeurs idiomatiques), adapté / inadapté (valeurs expressives), conforme / non conforme // innovant (valeurs génériques). Si ces valeurs linguistiques font de la grammaticalité un critère, elles ont le mérite de s'étendre à d'autres normes.

Quant aux valeurs *extralinguistiques*, elles renvoient à des oppositions concernant les points de vue moral (bien / mal), esthétique (beau / laid), pragmatique (utile / inutile), etc. Mais plutôt que de déclarer ces valeurs extralinguistiques, nous préférons nous en tenir à la distinction entre linguistique interne et linguistique externe, car les valeurs « extralinguistiques » et les valeurs « linguistiques » ont une incidence réciproque. Par exemple, les valeurs externes peuvent conditionner les valeurs internes : ainsi, dans la bouche d'un personnage de roman, une impropreté pourra devenir une réussite esthétique. Ainsi, les valeurs que Coseriu nomme *locutionnelles* (bien dit / mal dit / mieux dit) ne sont-elles pas imputables à la seule linguistique

¹⁸ Voir notamment Jouve, 2001, 4^e couv. : « À la lecture d'un récit, nous avons souvent le sentiment que le narrateur, en nous racontant une histoire, nous transmet aussi une conception du bien et du mal, du licite et de l'interdit, de l'odieux et du désirable, bref, un univers de valeurs. Comment le texte construit-il ses valeurs ? À quels niveaux se laissent-elles lire ? Peut-on les hiérarchiser ? Sont-elles contraignantes pour le lecteur ? ».

interne. L'expérience de la linguistique de terrain rappelle que cette forme de jugement épilinguistique, tout à la fois esthétique et éthique est ordinaire dans les diverses collectivités humaines.

Plus généralement, les normes de discours, de genre, voire de style déterminent l'articulation entre linguistique interne et externe et tout jugement critique se doit de les prendre en considération au sein des pratiques effectives. Par exemple, tel verset d'une laisse sera jugé excellent en première position, mais mauvais en deuxième (cf. Bashô, 1983, p. 25).

Chercher comment les valeurs internes sont corrélées aux valeurs externes nous conduit à revenir sur la notion de valeur sémantique. Développée en sémantique différentielle des textes et des corpus, la sémantique de la valeur a permis de rompre avec la tradition ontologique de la référence. Il lui faut cependant pouvoir articuler les valeurs de la langue et les conditions d'exercice de la parole. Comment s'articulent les « valeurs pures » de la langue fonctionnelle, le « chaos » apparent d'une langue historique, et la diversité des pratiques linguistiques ? Cette question n'a pas pu être véritablement posée, notamment en raison de la tripartition entre syntaxe, sémantique et pragmatique qui divise encore le champ de la linguistique. Des directions de recherche peuvent cependant être esquissées, à propos successivement des « valeurs pures », des valuations en diachronie et des valuations en contexte.

La valeur différentielle. — Saussure dépasse la tradition des synonymistes par sa définition de la *valeur* qui rapporte la définition des unités linguistiques à trois principes : la valeur est la véritable réalité des unités ; (elle est déterminée par la position des unités (donc par les différences) ; rien ne préexiste à la détermination de la valeur. Ainsi, la valeur n'est-elle pas un signe, mais une relation entre signes. Elle exclut donc une définition atomiste du signe, qui le pourvoirait *a priori* d'une signification : la signification est le résultat d'un processus d'interprétation, non une donnée. Elle interdit ainsi la définition compositionnelle du sens, puisque elle établit la détermination du local par le global.

Détaillons ces points, en tenant compte des développements actuels. La valeur différentielle, purement oppositive, est un principe de discrétisation qui peut être rapportée à des contraintes perceptives – et imaginaires – très générales. Si dans la langue, il n'y a que des différences, ces différences ne sont pas uniformes, et par exemple un mot se définit par rapport à ses voisins (en langue comme en contexte) et non par rapport à l'ensemble de tous les mots disponibles. La valeur différentielle est ainsi déterminée non par des oppositions générales entre contradictoires (*a* vs *non a*), mais par des oppositions entre contraires (*a* vs *b*). En d'autres termes, la valeur différentielle générale est une condition pour percevoir les valeurs oppositives qualifiées par les parcours interprétatifs élémentaires qui instituent les sèmes (et les phèmes).

Enfin, au palier supérieur, les sèmes sont situés dans des zones évaluatives : par exemple, 'flic' reste /péjoratif/ en langue, mais quand Clémenceau, alors Ministre de l'Intérieur, déclare *Je suis le premier flic de France*, il inverse cette évaluation en /mélioratif/. Cet exemple élémentaire permet d'illustrer la dualité entre qualification et évaluation : si 'flic' comprend le sème péjoratif, c'est qu'il est hérité par défaut du type dans l'occurrence et peut donc être dit inhérent. Mais cette inhérence n'est garantie que par la doxa dominante : un point de vue différent suffit à créer un paradoxe en inversant l'évaluation attendue. Nous avons là une illustration de la dualité entre Point de vue et Garantie (cf. *infra*, IV).

Les deux valeurs. — Le *Cours de linguistique générale* publié sous le nom de Saussure définit en fait deux concepts de valeur : la *valeur intérieure* est au principe de la sémantique différentielle, et la *valeur extérieure* prend pour exemple celle d'une pièce de monnaie (1972, pp. 159-160). Outre que cette définition de la valeur extérieure reste métaphorique, l'articulation des deux concepts de valeur fait problème, car elle met en jeu la corrélation entre les valorisations linguistiques et les valeurs sociales, dont les valeurs d'échange économique ne sont qu'un cas particulier, exemplaire parce que normé.

La distinction entre valeur externe et valeur interne fut un problème crucial du saussurisme. « Même en dehors de la langue », écrivaient ainsi les rédacteurs du *Cours*, les valeurs sont toujours constituées « 1°) Par une chose *dissemblable* susceptible d'être *échangée* contre celle dont la valeur est à déterminer ; 2°) Par des choses *similaires* qu'on peut *comparer* avec celles dont la valeur est en cause. Ces deux facteurs sont nécessaires pour l'existence d'une valeur » (CLG, p. 159). Il semble que le développement d'une linguistique des normes prenant en considération les pratiques effectives et la typologie des discours, des genres et des styles puisse permettre une médiation entre langue et parole d'une part, valeurs internes et externes d'autre part (cf. l'auteur 2007b).

Valeurs lexicales et valuations. — Les classes lexicales minimales sont les taxèmes. Certains ont une structure scalaire : ex. *un peu, beaucoup, passionnément* ou *bleu, saignant, à point, bien cuit*. Ces structures thématiques simples sont souvent redoublées par des structures évaluatives qui relèvent de la dialogique, car elles introduisent des modalités, généralement thymiques, que nous rassemblerons sous le terme générique de *valuations*. Par exemple, dans le taxème des degrés de température ou dans celui des tailles, on relève deux seuils d'acceptabilité qui divisent des zones évaluatives, comme il apparaît en représentant ces seuils par des *slashes* : < brûlant, / chaud, tiède, frais, froid, / glacial >, ou < immense, / grand, moyen, petit, / minuscule >.

La position des seuils d'acceptabilité dépend étroitement des contextes et de la pratique en cours. Par exemple, pour la température d'un bain, le seuil inférieur est situé entre 'frais' et 'tiède'. Pour celle d'une bière, il sépare 'frais' de 'froid'. Si bien que 'tiède' sera inacceptable par excès pour une bière et à peine acceptable pour un bain. Aussi faut-il admettre l'existence de taxèmes *ad hoc*, comme celui des degrés de température d'un bain (qui comporte sur mon thermomètre la mention *enfant*) ou celui des degrés de température d'une bière (qui ne comprend pas le degré 'brûlant', non attesté). Le taxème des « degrés de température » semble donc une reconstruction des linguistes, qui généralement préfèrent annuler les effets de contexte plutôt que les décrire. Les taxèmes que l'on rencontre dans les textes en diffèrent sans limite prévisible¹⁹.

On objectera que bien des taxèmes ne comportent pas de seuil d'acceptabilité. En langue certes, mais en contexte tout taxème peut être divisé par un seuil d'acceptabilité. Par exemple, dans les *Mémoires* de Saint-Simon la classe des sièges est divisée et redivisée par de multiples seuils qui varient selon les catégories sociales, voire les circonstances²⁰. Plus généralement, tout contenu lexical (et même toute unité sémantique complexe) peut se voir afférer une dimension modale qui la situe dans un univers, dans un monde et dans une zone d'acceptabilité : en d'autres termes, toute valeur reste relative à un point de vue²¹.

La littérature s'appuie sur la doxa pour la relativiser, en multipliant notamment les points de vue ; ainsi dans *La Cousine Bette*, quand le narrateur évoque *une bonne mauvaise action*, tout lecteur sait pratiquer le *distinguo* qui s'impose.

Les parangons et le problème panchronique des inégalités qualitatives. — Les valeurs sont aussi en jeu dans l'évolution même du lexique. Hjelmslev posait au début des années trente le problème des

¹⁹ Il faut en outre tenir compte des variations dialectales. En français québécois, sans doute à l'image de l'anglais, une *bière froide* est recevable, et attestée. On voit ici l'articulation entre la norme linguistique (qui détermine le nombre et la position par défaut des seuils d'acceptabilité), et les autres normes, sociolectales comme idiolectales, qui font varier la position de ces seuils.

²⁰ Voir, dans la seule année 1699, *Fautenil de l'abbé de Cîteaux aux états de Bourgogne*, et *Tabouret de la Chancelière*.

²¹ Aussi reste-t-il douteux que le lexique fasse système au sens fort. Il reflète localement diverses formes de doxa, liées à des genres ou des discours différents voire incompatibles : en cela, tout lexique étendu est *hétérodoxe*. La polysémie d'acceptations est un effet lexicographique de cette hétérodoxie. Or, comme la linguistique a hérité le caractère normatif de la grammaire, elle tend inévitablement à imposer diverses orthodoxies, en usant notamment de normes d'acceptabilité. L'étude sémantique des paradoxes peut contribuer à les relativiser en décrivant l'activité créatrice des contextes, où l'on décèle l'incidence des valeurs externes sur les valeurs internes dans l'articulation entre sèmes afférents et sèmes inhérents.

inégalités qualitatives au sein de toutes les catégories linguistiques, en distinguant les termes *intenses* et les termes *extenses*²².

Le problème de l'inégalité qualitative des unités lexicales au sein du taxème doit être considéré en synchronie aussi bien qu'en diachronie, dans une perspective *panchronique*, en tenant compte de la structure des classes lexicales. Dans une étude sur les parangons (1991, pp. 198-202), nous avons ainsi formulé une loi de *valuation panchronique*, qui rend compte de deux évolutions complémentaires : (i) L'évolution par extension va du terme valorisé aux termes moins valorisés : *pecunia* (lat. pour *bétail*) s'est étendu à signifier 'richesse'. Ainsi, *pain* puis *bifteck* ont étendu leur signification à 'nourriture' dans des expressions comme *gagner son pain*, puis *gagner son bifteck*. (ii) De façon converse, la restriction se fait du moins valorisé au plus valorisé : *frumentum*, qui signifiait en latin 'céréale', devient *froment* (farine de blé, la céréale la plus prisée) ; il reste quelque chose de cette valorisation dans l'acception argotique de *blé* au sens d'argent. *Viande* (au sens général de nourriture en ancien et moyen français) "devient" la *viande*, qui désigne la nourriture par excellence²³. Cela vaut également en synchronie (diatopique) : par exemple, à Marseille, on dira *J'ai un enfant et deux filles*, *enfant* s'étant restreint à désigner le garçon, éminemment valorisé dans cette ville méditerranéenne.

Les inégalités qualitatives entre les termes marqués (ou *parangons*) et les termes non-marqués sont ainsi liées à deux principes de diffusion et de sommation panchronique. À l'extension correspond alors une diffusion de l'évaluation positive à partir du parangon, et à la restriction sa sommation vers le parangon. La loi de valuation panchronique exprime ainsi les rapports entre zones intense et extense, la restriction vers le valorisé consistant en un passage de la zone extense vers la zone intense, et l'extension à partir du valorisé opérant le mouvement inverse²⁴. Ainsi les évaluations sont-elles vraisemblablement un facteur privilégié de l'évolution linguistique.

Une esthétique fondamentale ? — Le langage ne paraît représenter des objets que dans la mesure où il présente des valeurs. L'idée que le langage est un instrument de représentation s'accorde certes avec le préjugé tenace que le langage est un simple instrument idéographique à l'usage de la pensée rationnelle ; mais outre que le langage n'est pas un instrument mais un *milieu* où se déroule notre vie, convenons que l'univers humain est constitué d'appréciations sociales et individuelles qui pourraient faire l'objet d'une esthétique fondamentale. Elle relève de la linguistique quand elle prend pour objet le matériau linguistique lui-même. Au palier morphologique, toutes les langues comprennent des morphèmes appréciatifs (cf. e.g. l'affixe *-acci-* en italien). Au palier immédiatement supérieur, le lexique des langues fourmille d'évaluations, et des seuils d'acceptabilité structurent, nous l'avons vu, les classes lexicales élémentaires, *a fortiori* les unités phraséologiques, fort nombreuses dans tout texte, qui reflètent et propagent diverses formes de doxa. Au palier de la phrase, on peut considérer que toute prédication est une évaluation. Au palier textuel enfin, l'analyse narrative par exemple a maintes fois souligné l'importance des modalités dites *thymiques*. En somme, l'esthétique fondamentale définit le substrat sémiotique sur lequel s'édifient les arts du langage ; elle demeure cependant en deçà des esthétiques philosophiques.

²² Cf. e.g. 1971, p. 164 ; 1972, pp. 112-113. Hjelmslev utilise aussi les termes *extensif* et *intensif* (cf. 1985, p. 34, définitions 116 et 117 ; l'opposition entre *intensif* et *extensif* se trouve déjà chez Leibniz, *Nouveaux essais*, IV, 17, § 8). Par exemple, en français, dans l'opposition *homme* vs *femme*, *homme* est le terme extense, car il peut désigner l'ensemble de la catégorie ou un membre de la catégorie, et *femme* le terme intense, qui désigne l'autre membre de la catégorie, mais ne peut désigner la catégorie toute entière. En termes plus classiques, on dira que *homme* est susceptible de deux acceptions : 'homme₁' (ou 'Homme' par opposition à 'animal') et 'homme₂', par opposition à 'femme'.

²³ À l'inverse et complémentirement, comme nous venons de le voir, *bifteck* vint à signifier la nourriture, par extension à partir du valorisé.

²⁴ Peut-être cette loi a-t-elle des fondements anthropologiques : du moins, selon Louis Dumont, la hiérarchie subordonne-t-elle l'englobant à l'englobé, le terme extense au terme intense, le non-marqué au marqué (cf. *Anthropologie, totalité et hiérarchie*, in *Anthropologie et philosophie*, Paris, Centre Pompidou, 1992, pp. 11-24).

Il faudra donc préciser les relations entre linguistique de la langue et linguistique de l'usage, en rappelant comment les instances systématiques somment les régularités observées dans les performances linguistiques. Une première direction de recherche intéresse le rapport entre valeurs internes et valeurs externes.

L'articulation entre linguistique interne et externe. — Si la grammaire s'est édifée comme une linguistique interne, indépendante de la variété des discours et des genres, la rhétorique et pour une part la poétique ont présagé la linguistique externe, notamment pour ce qui intéresse les valeurs.

Dès sa constitution en corps théorique, la rhétorique, intégrait la description du discours et celle des situations, sans les considérer comme externes, mais bien comme constituantes. Aristote notait par exemple que tout *logos* comprend l'orateur, le propos et l'auditeur (*Rhétorique*, 1358a, 37b 1)²⁵. Les théories rhétoriques comme celle de l'*accommodatio* (anticipation de la réception) marquaient justement l'intégration dans le propos de sa réception par l'auditeur. Ainsi, les points de vue interne et externe forment une dualité et peuvent se compléter à propos des mêmes objets²⁶.

La dualité des deux valeurs, valeur interne, saussurienne, ou valeur différentielle, qui singularise puis individualise l'objet, et la valeur externe, qui le plonge dans un monde humain fait d'évaluations aléthiques, éthiques et esthétique, mérite d'être problématisée : en bref, la valeur d'un signe (ou de toute performance sémiotique) n'est-elle pas faite de valeurs sociales, qu'elles soient partagées ou subverties ?

Relations entre valeurs au sein de l'œuvre. — La notion de valeur est évidemment différentielle et suppose des inégalités qualitatives entre textes comme d'ailleurs entre passages de texte.

Les passages sont des « unités » ou grandeurs sans définition logico-grammaticale, qui relèvent de la tradition rhétorique et herméneutique, dans la mesure où, à la différence des phrases ou des propositions, ils sont caractérisés par leur saillance qualitative²⁷. En raison même de la détermination du global sur le local, aucun passage n'est indépendant, mais certains montrent sur les deux plans une complétude qui les rendent prélevables sous conditions. Le passage « idéal » sera celui dont le contenu manifeste une forme et un fond sémantiques identifiables, appariés à une forme et un fond expressifs également caractérisables. Cette sorte de passage se remarque surtout dans les œuvres, en raison de leur élaboration particulière.

Dès lors qu'il exprime une forme sémantique saillante, un passage peut devenir exemplaire et figurer la source, l'acmé ou le but d'une série de transformations : par exemple, dans *Madame*

²⁵ On peut regretter que les théories modernes de la communication aient exclu de fait ces pôles du « message » ou plutôt aient réduit le *logos* à un transport d'informations, rendant ainsi possible l'opposition entre cognition et communication — d'autant plus regrettable que l'ensemble des humanités et des sciences de la culture sont sommées de se répartir entre ces deux champs. Aujourd'hui, la pragmatique a pour l'essentiel succédé à la rhétorique et en a recueilli des dépouilles, comme les actes de langage et l'argumentation, mais, comme elle puise son inspiration théorique dans la philosophie analytique, elle n'inclut pas l'argumentation dans l'éloquence et préfère les faits aux valeurs. Les pratiques linguistiques effectives sont souvent rapportées à une microsociologie, comme dans l'analyse conversationnelle, si bien que la question des œuvres ne se pose pas, ce qui semble de mise dans la problématique communicationnelle.

²⁶ Il est donc impossible d'imaginer une pragmatique comme champ scientifique autonome : d'où les contradictions entre pragmatique intégrée et intégrante, voire entre pragmatique des indexicaux, des actes de langage et de la conversation. Ce qui manque, c'est une typologie des régimes génétiques, thématiques et herméneutiques des textes : or à chaque genre écrit ou oral correspondent de tels régimes spécifiques.

²⁷ À l'isonomie et à la succession stricte des unités logico-grammaticales, on peut opposer les inégalités qualitatives et la non contiguïté des passages : si un texte, du point de vue logico-grammatical, peut passer pour une suite de phrases, du point de vue herméneutique, il ne se réduit pas à une suite de passages. La pratique interprétative sélectionne, qualifie et hiérarchise des passages. Si elle refuse cette sélectivité, pour des raisons religieuses notamment, elle devient à elle-même sa propre finalité mais tend vers l'infini, puisque tout passage, tout mot, renvoie potentiellement à l'ensemble du corpus.

Bovary, on cite toujours deux descriptions qui se font écho, celle de la casquette de Charles et celle du gâteau d'Emma²⁸. Caractérisé par une sémiotique dense, le passage-parangon comporte une isotopie propre : beaucoup de sémies sont indexées dans un même champ sémantique dont il énumère les parties et la manifestation de ce champ commence et finit avec ce passage. Même s'il peut être iconisé en « morceau de bravoure », il conserve cependant une forte connectivité avec d'autres passages du texte.

Pour étendre au palier du texte la loi de valuation sémantique, il faudra décrire la valuation réciproque des passages au sein du texte ; la théorie des métamorphoses pourra au besoin fournir un cadre de formulation, pour rendre compte par exemple des transformations évaluatives qui accompagnent les transformations narratives : la théorie du récit issue des recherches de Propp, Lévi-Strauss et Greimas a longtemps été le secteur privilégié de la sémiotique des textes ; or, les transformations narratives commandent des transformations évaluatives, car les épreuves successives sont autant de promotions ou de dégradations.

Ce qui vaut pour la dialectique (narrative) vaut aussi pour la thématique. On a pu décrire (l'auteur, 2006 b) comment certaines formes sémantiques diffusaient leurs sèmes, évaluatifs notamment. Ainsi, des passages, qualifiés par leur élaboration particulière, peuvent émaner leur prestige sur d'autres, notamment par diffusion des formes dans des fonds sémantiques (isotopies), même dans les cas de transposition de fonds (métaphores, voire allégories). La génétique confirme ces points, car les passages jouissant d'une éminence qualitative sont souvent des matrices textuelles, nombre de passages voisins voire lointains résultant de leur réécriture.

Relations entre valeurs dans l'intertexte. — Si le texte prend sa valeur différentielle dans un corpus qui guide son interprétation et lui offre en quelque sorte sa garantie, le caractère réciproque de cette garantie devient patent dans le cas où le corpus est clos et transformé par là en canon. Ainsi, par son intégration à la Bible, *Le Cantique des cantiques* ne peut-il simplement se résumer à cette « églogue juive » qu'y voyait Voltaire.

Si tout texte appartient à un corpus, ne serait-ce que par son genre, les textes qui sont des œuvres mettent en jeu, pour et par leur interprétation, des relations qualifiées propres à transformer le corpus en *intertexte*, lieu d'un échange de valeurs entre textes.

Les relations d'un texte avec ceux qui voisinent dans le même corpus peuvent être sélectionnées par une tâche en cours : les inégalités qualitatives qui déterminent la pertinence interne du texte ne sont exploitées par l'interprétation que dans la mesure où elles satisfont à la pertinence externe définie par la tâche et la pratique en cours. Mais dans le cas de l'œuvre, sauf restrictions didactiques, la pertinence interne prime, car l'œuvre, même de circonstance, dépasse les fonctions qui ne sont que des occasions et des prétextes : faute de pertinence externe identifiable, le travail interprétatif qui s'attache à l'œuvre demeure largement sous-déterminé, d'où sa complexité.

Comme il existe des mots et des passages reconnus comme des parangons, il en va de même pour les textes : ainsi, dans le recueil de Aarne et Thompson, qui a servi de base à la narratologie de Propp puis de Greimas, le conte n°300, celui du tueur de dragon, figure en tête de la section consacrée au conte merveilleux russe. Par sa complétude structurale, il commande ou du moins facilite ainsi la lecture des centaines de contes qui le suivent et qui peuvent en passer pour des réécritures partielles, fort inventives au demeurant.

La « richesse » de l'œuvre est ainsi faite de la multiplicité des relations intertextuelles que l'interprétation peut retracer au sein de son corpus, qui dépasse souvent celui de son genre : par exemple, le vers 14 du poème *Il superstite*, de Primo Levi, renvoie-t-il par son premier hémistiche

²⁸ Les passages canoniques se reconnaissent à leur facture et à leur connectivité, car ils sont organisés en configurations particulières – certaines étaient répertoriées par l'ancienne rhétorique au chapitre des figures non-tropes. Depuis Homère, il s'agit souvent d'*ekphrasis* et plus particulièrement d'hypotyposes qui se signalent par un suspens temporel au sein du récit : mimant l'attention et le stress perceptif, elles développent un éthos de la fascination.

au vers 12 de *Erano cento*, comme au vers 5 de *25 febbraio 1944*, ainsi qu'à l'évangile de Marc (VIII. 31-33) et par le second au chapitre IX de *Se questo è un uomo*, comme au chant XXVII de l'Enfer de Dante ainsi qu'à *The Rime of the Ancient Mariner*, de Coleridge. Les parcours interprétatifs dessinent des cycles dans l'intertexte immédiat (les poèmes de Levi), médiat (son récit de témoignage) et lointain (Coleridge, Dante, Marc). Les passages éminents sont ainsi la source et le but de multiples relations intertextuelles (cf. l'auteur, 2007a).

Là encore le point de vue panchronique s'impose, car les relations intertextuelles doivent être comprises dans la diachronie générale des discours, des genres et des styles, que l'école de Tübingen résume sous le nom de *traditions discursives*. L'interprétation y reconnaît et confirme les valeurs, les évalue de façon critique en rapprochant des passages et des textes pour faire surgir des différences, contraster des intentions et problématiser une canonisation toujours menaçante.

IV. TENEUR ET PORTEE DE L'ŒUVRE

Le modèle élémentaire de l'objet culturel (l'auteur, 2008) pourrait permettre d'esquisser une voie pour caractériser l'œuvre :

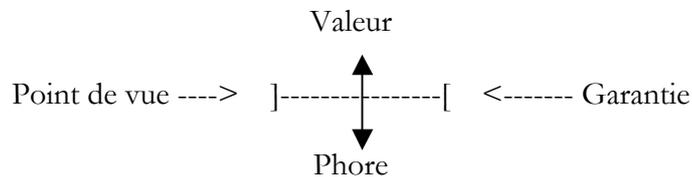


Figure 2 : Le modèle élémentaire de l'objet culturel

(i) La dualité sémiotique entre Phore et Valeur (termes qui désignent respectivement les expressions et les contenus pour tout système de signes) peut être traitée par la linguistique, dans une perspective néo-saussurienne. Il s'agit là de linguistique interne.

(ii) La dualité englobante entre Point de vue et Garantie fait appel aux traditions philologique (pour le point de vue en tant que « signature » et la garantie en tant qu'authentification), rhétorique (pour le point de vue en tant qu'éthos) et herméneutique (pour ce qui concerne les questions critiques de légitimité). Ces traditions pourraient, c'est du moins notre vœu, se trouver unifiées dans une linguistique externe qui dépasse la pragmatique.

Ce modèle de l'objet culturel se fonde sur la dualité sémiotique irréductible entre *expression* et *contenu*, ou plus généralement entre *Phore* et *Valeur*. Pour ce qui concerne les langues, cette dualité concerne toute grandeur, du signe de ponctuation au chapitre²⁹, de la lexie au texte et au corpus.

Constituant le centre sémiotique de la grandeur considérée, cette dualité se trouve sous la rection d'une dualité de rang supérieur entre le *Point de vue* et la *Garantie*. Le *Point de vue* n'est pas un simple point d'observation : il est déterminé par une pratique et un agent individuel ou collectif ; dans un traitement de données, il dépend donc de l'application. La *Garantie* est l'instance de validation qui fonde l'évaluation de l'unité étudiée : cette instance est une norme sociale qui peut être juridique, scientifique, religieuse ou simplement endoxale. En linguistique de corpus, le Garant est l'autorité qui a présidé à la constitution du corpus ; certaines métadonnées documentaires, comme l'auteur ou l'éditeur, relèvent aussi de cette instance.

Une expression (Phore) comme *eau*, par exemple, n'a pas de contenu (valeur) déterminable univoquement, tant que l'on ne connaît pas le contexte et le texte dont elle est issue : s'agit-il de « Perles de la plus belle eau » (gelée lactée démaquillante) ?, de « L'eau du ciel » (Rimbaud) ?, de « l'eau de ta bouche » (Baudelaire) ?

²⁹ Sans égard pour le modèle apocryphe du signe prêté à Saussure par les rédacteurs du *Cours de linguistique générale* et contredit par les écrits autographes.

Or un texte est organisé en fonction d'un Point de vue, par exemple celui d'un auteur, en fonction d'un projet, au sein d'une pratique, dans le cadre d'un genre, se transposant dans diverses figures de narrateurs ; il est cautionné par une Garantie, qui résume son authenticité, sa validité philologique. À l'autre extrême, pour le groupement que constitue un corpus, le Point de vue unit le projet et la tâche en permettant de rassembler les textes dans un ensemble unifié, cependant que la Garantie le qualifie, valide son authenticité, légitime sa représentativité. Toute grandeur textuelle est ainsi déterminée par les deux instances du Point de vue et de la Garantie³⁰ et à chaque pratique correspondent des points de vue et des garanties spécifiques³¹.

En négligeant le caractère instituant de la Valeur, du Point de vue et du Garant, en réduisant toute donnée à la seule instance du Phore, le positivisme ordinaire élude toute dimension critique et épistémologique. Recueil de « données » ainsi appauvries, un « corpus » sans point de vue ni garant n'est pas véritablement un objet scientifique mais un amas numérique inexploitable en tant que tel ; ainsi des pseudo-corpus recueillis par aspiration aléatoire de sites. En revanche, la mise en rapport des quatre pôles du modèle textuel, du passage au corpus, peut permettre l'objectivation sans négliger la complexité qui caractérise les textes comme les autres objets culturels.

La sémiosis et la teneur. — Rapport complexe entre les deux plans du texte, le contenu et l'expression, la *sémiosis*, bien que souvent présentée comme relation constitutive du signe isolé, intéresse tous les paliers de la description, le texte compris (cf. l'auteur 2001b sur la sémiosis textuelle). La sémiosis n'est pas codée en langue, et, même au palier inférieur du mot, il ne suffit pas de consulter le dictionnaire pour pouvoir déterminer le sens construit en contexte.

Au sein des plans du contenu et de l'expression, le nombre des niveaux n'est pas fixé. Chacun peut être repris en charge et « enrichi » par une autre sémiotique, comme l'attestent, au plan de l'expression écrite, la typographie, les calligrammes, etc. Nous ne disposons pas d'une théorie unifiée qui rende compte des interactions entre niveaux, bien que ce problème ait fait l'objet de réflexions en stylistique. On peut distinguer des parallélismes entre niveaux (métrique, syntaxique, sémantique) qui conduisent par exemple à l'isométrie de l'expression des contenus analogues ; et aussi des contrepoints comme les chiasmes entre niveaux. On peut ainsi relever des points de coïncidence, comme la rime sémantiquement motivée, ou des antithèses, comme chez Mallarmé la rime *beau / tombeau*, ou *amye / j'oublie*, dans la ballade XV de Charles d'Orléans. Les rythmes sémantiques et expressifs jouent vraisemblablement un rôle fondamental dans la sémiosis, et dans les phases motrices des performances de production et d'interprétation (prosodie en production, cantillations en lecture).

Les méthodes statistiques multidimensionnelles de la linguistique de corpus commencent à éclairer ces questions, notamment dans le domaine de la phonostylistique (cf. Beaudouin, 2002). Les nouveaux observables pourraient sans doute trouver une intelligibilité dans une théorie des formes sémantiques et expressives, appariées pour constituer des formes sémiotiques. Les points de concomitance entre niveaux correspondent vraisemblablement à des points singuliers de ces formes, qu'il s'agisse, selon l'empan des passages considérés, de segments de formes ou de formes complètes. Ces points perceptivement saillants sont des lieux critiques des valorisations et déterminent l'interprétation des formes sémiotiques.

Alors que la sémiosis est définie par la relation entre le Phore et la Valeur, nous nommerons dans ce qui suit *teneur* l'ensemble [Phore <Sémiotique> Valeur].

³⁰ Le concept de *point de vue* prend son origine dans l'herméneutique des Lumières Allemandes (les *Sehepunkte* selon Chladenius), alors que la Garantie, qui unit authenticité interne et légitimité externe, procède de la tradition philologique.

³¹ Pour éclairer cette question par un exemple élémentaire et partiel, la dualité de la *signature* et du *seal* dans les documents anciens concrétise la dualité du Point de vue et de la Garantie. Les instances de l'authentification varient avec les situations, ce qui place l'herméneutique sous la rection d'une praxéologie — loin des fondements ontologiques du néo-thomisme et encore plus encore de la thèse heideggérienne que l'herméneutique est un dévoilement de l'Être.

L'éthésis et la portée. — Corrélativement, nous désignerons par le terme d'*éthésis*³² la relation qui unit le Point de vue et la Garantie, et par *portée* l'ensemble [Point de vue <Éthésis> Garantie]. Nous détaillerons plus loin l'articulation entre Teneur et Portée ; précisons d'abord le statut des deux pôles du Point de vue et de la Garantie.

A.— Le Point de vue pourrait être considéré comme l'expression d'un sujet individuel, d'une subjectivité inscrite dans le langage ; sans reprendre les postulats des théories énonciatives, nous en resterons à la notion de focalisation, telle qu'elle se décline diversement selon les discours, les genres et les styles. Par exemple, dans le récit, la focalisation interne est déterminée par le narrateur quand il est un protagoniste, la focalisation externe renvoie à un autre type de narrateur qui apparaît comme le substitut d'un auteur omniscient. Outre les foyers de l'énonciation représentée (les divers narrateurs interne ou externe, implicites ou explicites), des foyers interprétatifs relèvent aussi de la catégorie du Point de vue, comme le lecteur représenté à qui s'adresse le texte, ou le lecteur implicite à qui il se destine.

Bien au-delà des pronoms, des déictiques et autres indexicaux, le concept de Point de vue intéresse tous les paliers de la description linguistique : par exemple, au sein d'une classe lexicale, tout seuil évaluatif peut être considéré comme un changement de Point de vue (par exemple, dans une phrase comme *Il n'est pas grand, il est gigantesque*).

Pour ce qui concerne l'expression, le Point de vue se traduit par le choix de la langue ou du niveau de langue (diachronique, diatopique ou diaphasique)³³ ; pour ce qui concerne le contenu, par des choix thématiques, dialogiques et dialectiques. Ces choix, que l'on pourrait détailler à tous les niveaux du contenu comme de l'expression, composent un éthos intégré.

Alors que la littérature, exerçant sa fonction critique, joue sur la multiplicité et l'instabilité des points de vue, d'autres discours tentent de les fixer, voire de les effacer : ce sont des discours objectivants, scientifiques, juridiques, voire littéraires, dans le cas des esthétiques de l'impersonnalité, parnassiennes ou chosistes.

B. — La *Garantie* est une donnée fiduciaire qui conditionne l'interprétation. Les différentes sources de l'autorité peuvent être inférées de traits internes ou externes au texte.

(i) Les références du texte, en note par exemple, appuient ses affirmations par le prestige de ses sources. Le corpus des références inscrit le texte dans une collectivité autorisée qui le nimbe de son prestige. Toutefois, l'interprétation n'est pas prisonnière de ces références affichées et elle doit plonger le texte dans un corpus qui permette, par la méthode comparative, de le singulariser comme œuvre et de transformer ainsi le corpus en *intertexte*.

(ii) Le prestige de l'auteur, attaché à sa signature, peut devenir la garantie principale du texte et l'on a noté qu'en acquérant une notoriété, les auteurs diminuent progressivement le nombre des références explicites (le cas de Bourdieu est éclairant).

(iii) Le prestige du support peut être attaché tantôt à la somptuosité de son matériau (la gravure en lettres d'or, par exemple), tantôt à la notoriété éditoriale (par rétroaction du document sur l'œuvre), voire aux procédures de sélection (comités de lecture, *gate-keepers*).

C/ Comme elle permet de caractériser l'éthésis, la solidarité entre Point de vue et Garantie est une question délicate, mais centrale pour notre propos. Pour qualifier la dualité de ces deux pôles, abordons d'abord les cas d'affaiblissement de l'un deux : que seraient un point de vue sans

³² Ce terme dérive d'*éthos* et renvoie d'une part au point de vue qu'affiche l'auteur par l'image qu'il construit de lui-même, d'autre part à l'éthique, pour ce qui intéresse la question de la garantie. L'éthique est ici entendue comme norme critique, en référence à ce que Saussure nommait la « vie sociale », englobant la « vie des signes » : elle a évidemment une dimension pratique et se fonde sur une praxéologie.

³³ Par exemple, l'archaïsme linguistique peut exprimer un point de vue conservateur chez Saint-Simon, ou simplement ludique, cher La Fontaine, quand il en use par allusion au badinage marotique.

garantie, une garantie sans point de vue ? Comme le nom de l'auteur peut tout à la fois indiquer un point de vue et constituer une garantie, qu'advient-il quand il manque ou se trouve faussement attribué ?

Les textes apocryphes présentent des exemples d'autant plus éclairants qu'il reste inutile d'interpréter les écrits inauthentiques — comme le soulignait jadis Friedrich Schlegel dans sa *Philosophie de la philologie* (1797). La question éthique de la responsabilité animait déjà les diatribes de Platon contre l'écriture, dans le *Phèdre*, comme dans la *Lettre VII* : alors que chacun doit répondre de ses paroles, le texte écrit ne peut le faire. Il visait les logographes et leurs clients, comme il stigmatisait l'irresponsabilité éthique des sophistes et leur désinvolture à l'égard de la vérité. Si lointaines que soient les critiques platoniciennes, il reste que la question philologique de l'autographie et la question éthique de la responsabilité gardent partie liée — comme le droit civil le reconnaît d'ailleurs.

Par mille moyens linguistiques, on peut assurer la prééminence du Point de vue ou de la Garantie. La littérature contemporaine, notamment romanesque, exploite sans relâche les techniques subjectivantes, comme la mimésis du flux de conscience dans le monologue intérieur, de Joyce à Beckett et de Sartre à Nathalie Sarraute et à Claude Simon. En revanche, les sciences usent de techniques objectivantes, bien imitées par les auteurs négationnistes : effacement des marques de subjectivité et notamment des pronoms et déictiques de première personne, multiplication des références et des hors-textes à fonction de garantie, comme les tableaux de chiffres.

En cumulant plusieurs sémiotiques (figures, photos, vidéos, etc.), les hors-texte concourent à des effets de réel : comme chacun suppose un point de vue différent, mais concordant, le lecteur élabore une impression référentielle stable³⁴. Les médias immersifs sont ainsi utilisés pour créer des mondes utopiques.

On pourrait alors formuler l'hypothèse que la dualité entre Point de vue et Garantie n'a rien d'antinomique et que la Garantie somme des Points de vue dont la source a été oblitérée : elle relève ainsi de la doxa, fût-elle placée imaginairement dans un monde transcendant ou dans une zone distale. En somme, les garanties seraient des points de vue unifiés en synchronie et sédimentés en diachronie.

La dualité reste instable, car la Garantie tend à stabiliser les évaluations que le Point de vue relativise. Comment trouve-t-elle un équilibre ? Cette question délicate peut être éclairée par la question du témoignage, car un témoin en effet détaille un point de vue et le garantit sous serment. Ainsi peut-il concilier le subjectif de l'expérience et l'objectif de l'histoire. Leur équilibre définit la vérité du témoignage, qui conjoint la certitude de l'expérience, la sincérité du récit et la légitimité de la déposition. Il ne s'agit pas ici de la vérité-correspondance, de la prétendue représentation entre les mots et les choses³⁵, mais de la vérité dont on répond, celle qui rompt le silence. Cet engagement éthique détermine ou du moins conditionne la véridicité du témoignage.

Dans le cas du témoignage de l'extermination, le projet éthique du témoin s'accorde avec le projet esthétique du survivant qui veut donner à son écrit une portée générale, voire universelle. Le témoignage formule un point de vue pour les vivants, mais il se destine aux morts, dont l'évocation furtive garantit en retour la véridicité du propos. Le Point de vue et la Garantie sont alors concrétisés par la dualité entre le Narrateur et l'Auteur. Ces deux instances peuvent dans d'autres genres littéraires assumer des points de vue différents, mais ils convergent dans le témoignage, dépassant ainsi la dualité entre témoin et survivant³⁶.

³⁴ Si la multiplication entraîne une objectivation, on comprend mieux le rôle des sorties logicielles en linguistique de corpus, et plus généralement celui des détours instrumentaux dans les sciences : la transformation des produits d'observation en résultats scientifiques appelle cependant une herméneutique spécifique.

³⁵ L'apodictique logique est invalide pour les langues.

³⁶ Le témoignage trouve dans son ancrage biographique une garantie qui ne permet pas d'éliminer l'instance du narrateur, comme le fait Genette, quand il estime que le narrateur en première personne disparaît devant l'auteur : « quand A=N, exit N, car c'est tout bonnement l'auteur qui raconte » (*Fiction et diction*, p. 88). L'auteur biographique garantit son propos, le narrateur assume le Point de vue et l'incarne.

Ainsi, la véridicité de la portée détermine la certitude sur la teneur ; ensemble elles fondent la vérité de l'œuvre. La véridicité l'emporte ainsi sur le vraisemblable : le témoignage permet précisément de faire admettre l'invraisemblable vérité, en quoi il a une fonction critique. En revanche, par exemple dans la fable et le conte merveilleux, c'est l'invraisemblable qui l'emporte et détruit la véridicité. Dans les genres de cette sorte, c'est l'intertexte qui crée la garantie : le mythe devient fable, puis ses reliquats se transposent en matière littéraire. Au sérieux ludique du merveilleux s'opposent cependant des formes d'éthos critiques : par exemple l'humour critique sa garantie, l'ironie la dédouble en garantie apparente et garantie réelle.

Retenons que l'on doit distinguer l'authenticité du document, la validité du texte et la vérité de l'œuvre. Seule une œuvre peut être vraie, comme l'avait excellemment souligné Georges Perec dans *Antelme ou la vérité de la littérature*³⁷. Les rapports entre authenticité, validité et vérité restent complexes, car il mettent en jeu, respectivement, la philologie, la linguistique et l'herméneutique. Par la médiation de la description linguistique, il faudra détailler comment l'authenticité de la « lettre » et la vérité de « l'esprit » peuvent se répondre, quand la légalité philologique autorise la critique herméneutique de la légitimité.

Remarque. — Le modèle de l'œuvre présenté plus haut articule deux dualités dont l'articulation pourrait éclairer les questions récurrentes que suscite la relation entre le Dire et le Dit.

Si l'on réduit le signe à la dualité Valeur/Phore, comme le font les rédacteurs du *Cours de linguistique générale* attribué à Saussure, on doit convenir qu'il a une signification mais pas de sens — comme le serait un fait brut non interprété, par exemple le poids d'une monnaie antique, ou le relevé d'une occurrence dans un texte. Son sens ne peut être approché qu'en restituant la dualité entre Point de vue et Garantie.

C'est alors la dualité hiérarchiquement supérieure du Dire (Point de vue / Garantie) et du Dit (Valeur / Phore) qu'il nous faut explorer. L'articulation de ces deux dualités fondamentales reste aussi difficile que nécessaire : l'opposition entre énoncé et énonciation en linguistique (française), entre *energeia* et *ergon* de Humboldt à Coseriu, entre récit et narration en poétique, entre interprétation grammaticale et interprétation « psychologique » en herméneutique, entre syntaxe et sémantique d'une part, pragmatique de l'autre, dans la sémiotique du positivisme logique, témoignent chacune à leur manière de ce problème, sans qu'il ait encore été possible à ma connaissance de le formuler dans les termes d'une linguistique textuelle informée par la sémiotique.

La solution ordinaire consiste à postuler un niveau psychique indépendant de la langue, et, en reprenant l'antique théorie du langage instrument, à décrire comment, de ce niveau « cognitif » l'on passe à un niveau proprement linguistique. C'est là une disposition générale commune aux théories psychologiques de l'expression (Bühler), à la grammaire générative de Chomsky, aux théories linguistiques de l'énonciation (Culioli), aux théories psycholinguistiques de la parole (Levelt). Peu importe ici que le passage du cognitif au linguistique soit figuré par des dynamiques (dans une tradition augustinienne) ou des transcodages (dans une tradition aristotélicienne) : ce parcours fondamental n'est jamais rapporté aux normes textuelles, ni même à la sémiosis, en raison de la rémanence du dualisme traditionnel. La mentalisation toutefois n'explique rien, mais soustrait l'usage de la langue à la description linguistique. C'est pourquoi nous préférons décrire la sémiosis en usant d'un « modèle plat », comme un parcours génétique et interprétatif. En se privant de leur pesante ascendance scolastique, la sémiosis remplace l'actualisation, et l'éthésis l'énonciation.

Les deux axes de la sémiosis et de l'éthésis correspondent grossièrement à la cognition et à la communication, dans la mesure où elles tiennent leur place mais récuse leur séparation. En effet, la problématique cognitive reste tributaire d'un dualisme qui interdit de penser la sémiosis, sinon en termes de correspondance entre la pensée supposée autonome à l'égard des signes linguistiques (bien qu'organisée comme un discours de signes intérieurs) et le langage, réduit à la pure extériorité de ses signifiants. Quant à la problématique de la communication, dans son étude des médias, elle tient compte de la dimension

³⁷ « La volonté de parler et d'être entendu, la volonté d'explorer et de connaître, débouche dans cette confiance illimitée dans le langage et dans l'écriture qui fonde toute littérature [...] car cette expression de l'inexprimable qui en est le dépassement même, c'est le langage, qui, jetant un pont entre le monde et nous, instaure cette relation fondamentale entre l'individu et l'Histoire, d'où naît notre liberté. » (1992, p. 114). Aussi, identifier littérature et fiction, comme on le fait ordinairement à la suite de Hamburger et de Genette, c'est s'interdire de discerner ce point crucial.

sociale de la transmission des « messages », mais non de leurs valeurs, de leur hiérarchie, ni même de leur accès³⁸.

Plutôt qu'une transcription ou une infusion de la pensée dans le langage, la médiation entre le Dire et le Dit peut être conçue comme un cours d'action dans une pratique, configuré par des normes textuelles. La dimension subjective et/ou sociale de la langue (et, subsidiairement, de la linguistique) se concrétise dans le Dire ; sa dimension objective, qui fait l'ordinaire de la tradition logico-grammaticale, dans le Dit. Le Dit procède du Dire, mais l'action qu'il résume appartient pleinement au texte comme pratique et souvent d'ailleurs ne reste connaissable que par là. Les normes textuelles (styles, genres et discours) configurent la sémiotique entendue comme appariement des plans du langage, contenu et expression, à tous les paliers de description : on a pu prouver expérimentalement, par des classifications automatiques à l'aveugle sur des sorties d'analyseur morphosyntaxiques, que leur détermination s'étend aux variations morphosyntaxiques (Malrieu et Rastier, 2001). Si bien que les normes textuelles gouvernent l'application des règles grammaticales qui en réfléchissent les invariants au palier de la phrase et peuvent être considérées comme des abstractions méthodologiques.

Toutefois, comment décrire les normes textuelles pour ce qui concerne la dualité entre Point de vue et Garantie ? L'éthèse permet diverses médiations. Une première médiation intéresse le rapport entre l'énoncé (au sens restreint) et l'énonciation représentée : par exemple, dans leurs récits les témoins de l'extermination emploient le *nous* inclusif, les narrateurs des faux témoignages disent *je* (cf. Lacoste, à paraître). Cette différence dans l'énonciation représentée au plan du Dit correspond à une différence éthique au plan du Dire : alors que le témoin authentique parle pour compte tiers et en quelque sorte sous le contrôle des camarades engloutis, le faux témoin tend un leurre autobiographique au lecteur, pour le compte (bancaire) de l'auteur et de l'éditeur — un faux témoignage se vend de cent à mille fois mieux qu'un témoignage authentique. Cette première médiation entre énoncé et énonciation représentée, bien qu'interne au texte, renvoie ainsi à la pratique englobante, telle qu'elle est configurée par le genre même du témoignage, et ici, d'une part à la construction d'une mémoire collective de la violence de masse, d'autre part au business de l'industrie du livre.

Une deuxième médiation intéresse l'énonciation et l'interprétation effectives, au sein d'une pratique sociale déterminée. Par exemple, le *Je* du rapport d'activité renvoie uniformément à son signataire, qui accumule, pour étayer son Point de vue dans les normes prescrites par le genre, toutes les Garanties autorisées, références, dates, noms propres, conformément au régime mimétique des textes réalistes, romans compris.

Une troisième médiation, que nous avons nommé la *médiation symbolique*, inclut les pratiques dans la mise en corrélation des zones et frontières anthropiques³⁹: qu'elle soit instanciée par un individu ou une collectivité, la zone identitaire est le site du Point de vue, alors que la zone distale est ordinairement considérée comme la source de la Garantie juridique, religieuse, scientifique, etc.

Ces médiations font bien entendu l'objet de multiples débats et conflits. L'élaboration culturelle les complexifie, en littérature par exemple, dans les récits enchâssés, ou à narrateurs non identifiables ; le roman européen, notamment, a depuis quatre siècles justifié ainsi sa fonction critique. Toutefois, ces médiations sont restées inaperçues dans le domaine des sciences cognitives. Le positivisme avait en effet réduit le signe à son seul signifiant et l'interprétation à l'identification du référent : une sémiotique ainsi appauvrie ne peut laisser de place au Point de vue ni à la Garantie. La pragmatique, avec notamment la

³⁸ Toute communication est en effet conditionnée, par des supports documentaires (médiatiques), par des genres et autres normes textuelles, enfin par des préconditions herméneutiques : pour les théories communicationnelles, l'émetteur et le récepteur sont des fonctions théoriques (initialement électromécaniques), mais les cercles effectifs des échanges oraux ou écrits dépassent évidemment cette simplification.

³⁹ Le niveau sémiotique de l'entour humain se caractérise par quatre décrochements ou ruptures d'une grande généralité, qui semblent diversement attestés dans toutes les langues décrites, si bien que l'on peut leur conférer par hypothèse une portée anthropologique. (1) La rupture *personnelle* oppose à la paire interlocutive JE/TU une troisième personne, qui se définit par son absence de l'interlocution (fût-elle présente physiquement) : IL, ON, ÇA. (2) La rupture *locale* oppose la paire ICI/LÀ à un troisième terme, LÀ-BAS, ou AILLEURS qui a également la propriété définitoire d'être absent du *hic et nunc*. (3) La rupture *temporelle* oppose le MAINTENANT, le NAGUÈRE, le PRÉSENT, et le FUTUR PROCHE au PASSÉ et au FUTUR. (4) Enfin, la rupture *modale* oppose le CERTAIN et le PROBABLE au POSSIBLE et à l'IRRÉEL. Sur ces questions, voir notamment l'auteur, 1996, 2001a.

Les positions homologues sur les axes de la personne, du temps, du lieu et du mode sont fréquemment combinées ou confondues. Les homologues entre ces ruptures permettent de distinguer trois zones : une de coïncidence, la zone *identitaire* ; une d'adjacence, la zone *proximale* ; une d'étrangeté, la zone *distale*.

théorie de la pertinence a semblé laisser une place à la notion de Point de vue, mais elle l'a universalisé avec son principe cognitif d'économie, indépendant de tout contexte, mais agissant en tout contexte, et a reformulé ainsi la loi de moindre effort — justement récusée par Étienne Meillet.

Comme la communication reste tributaire de l'idéologie informationnelle, les textes sans Point de vue déterminable ni Garantie pullulent désormais, notamment sur internet, le cynisme commercial déresponsabilisant toute notion de Garantie. Dans ce cas, la dualité éthique de la Portée n'englobe plus la dualité sémiotique de la Teneur, et si les messages restent évidemment déchiffrables, ils ne sont plus guère interprétables, dans la mesure où, s'ils gardent une signification, ils perdent leur sens. En somme, si la dualité entre Valeur et Phore peut être traitée par une linguistique interne, la dualité englobante entre Point de vue et Garantie relève des traditions de la *philologie* pour le Point de vue en tant que signature et pour la Garantie en tant qu'authentification, de la *rhétorique* pour le Point de vue en tant qu'éthos, et de l'*herméneutique* pour ce qui concerne les questions critiques de validité, de légitimité et de vérité. Ces traditions pourraient, c'est du moins notre vœu, se trouver unifiées dans une linguistique externe qui dépasse la pragmatique et s'articule clairement avec la linguistique interne.

La dominance de l'éthésis sur la sémiosis traduit la détermination en dernière instance de la linguistique externe sur la linguistique interne. Ainsi la Garantie valide-t-elle le Phore, en authentifiant sa forme canonique, et elle légitime ainsi la Valeur qui lui est associée par l'interprétation. L'authenticité philologique et la légitimité herméneutique s'élaborent ainsi au cours du parcours interprétatif global.

Le rapport des formes aux projets éthiques et esthétiques reste une question fondamentale de l'histoire de l'art : en effet, une forme se définit aussi par sa transposabilité et son indépendance par rapport aux substrats. Cependant sa transposition n'efface rien, et les sonnets érotiques diffamatoires de Saint-Amant, par exemple, formulent *in petto* une critique de la tradition pétrarquiste mais restent pris dans la thématique qu'ils inversent pourtant.

La fusion des projets esthétique et éthique singularise l'œuvre : le projet esthétique relève des valeurs internes et de l'élaboration d'une forme singulière de la sémiosis. Le projet éthique relève des valeurs externes et inclut l'œuvre dans un projet de vivre ensemble. Ainsi la stylisation dépend du projet de véridiction. Cela apparaît clairement dans le genre du témoignage littéraire, et l'on pourrait détailler les engagements, parfois explicites que prennent les auteurs comme Primo Levi⁴⁰. L'éthésis correspond alors à une esthésie, les tonalités émotionnelles des formes linguistiques s'accordant à déterminer l'impression référentielle et la force propre de l'œuvre.

V. RESTITUER LA FONCTION CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE

Valeur marchande ou critères internes ? — Dopée par le kitsch et le pathos, l'écriture journalistique se substitue avec succès à l'écriture littéraire pour faire des œuvres des produits parmi d'autres. Du point de vue managérial qui domine sans partage, la seule valeur reste la valeur marchande. Aux jugements de valeur se substituent des évaluations sur le mode administratif général : non critiques, elles sont quantitatives, comme des chiffres de ventes, objectivables par des grilles, mécanisables par des QCM, des tableaux de compétences, etc.

Or une œuvre, classique ou non, garde une valeur d'usage indéfini, sinon infini, et peut jouir cependant d'une valeur d'échange quasi nulle. Tirant les leçons du management et servi par sa puissance de communication, l'art *pop* entend bien réintégrer l'art dans le giron des échanges marchands, en hypostasiant des boîtes de soupe, des BD, des stars. On vend ainsi des crânes sertis de diamants, des requins formolés (Hirst), des mickeys anodisés (Koons), en reprenant

⁴⁰ Les règles artistiques que Primo Levi édicte pour son usage prennent la forme d'un « Décalogue », qui, pour être « privé », n'en conserve pas moins la forme et la teneur de commandements moraux : « Tu écriras de façon concise, clairement, correctement ; tu éviteras les volutes et les arabesques, tu sauras dire à propos de chacun de tes mots pourquoi tu as utilisé celui-ci plutôt qu'un autre ; tu aimeras et imiteras ceux qui suivent cette même voie » (1999, p. 183).

l'iconographie des tatouages mafieux, l'élaboration proprement dite restant toutefois déléguée à des staffs.

Aurions-nous l'impudence de considérer certains livres relevant de la littérature institutionnelle non comme des œuvres mais comme de simples produits de librairie ? Certes, de la poétique (Hamburger, Genette) à l'analyse du discours (Maingueneau), un sociologisme répandu a accredité l'idée que tout ce qui se vend sous l'étiquette littéraire est bien de la littérature « constitutionnelle » – et donc que le critère commercial domine sur tout autre.

C'est ce qu'exprime avec un cynisme apprécié *La carte et le territoire*, ouvrage primé qui s'ouvre par l'évocation d'un tableau néo-pompier : *Damien Hirst et Jeff Koons se partageant le marché de l'art*. L'image commerciale de l'art pour oligarques se transpose ainsi en littérature : Roman Abramovitch lui-même est mentionné dès la première page. Houellebecq réussit cette entreprise et renforce ainsi la peopolisation de l'auteur, mis en scène avec son inséparable chien. Pour figurer au premier comme au second degré le monde commercial, il meuble un long vide somme toute rassurant de mentions de médias, de logos, de marques de voitures (son SUV Lexus RX 350), de copiés-collés de Wikipédia et d'inévitables évocations du tourisme sexuel, gimmicks « romanesques ». ⁴¹

À propos de tels produits, tout critère de jugement qui échapperait à la société marchande semblerait discourtois sinon déplacé : comme tout produit dérivé, la marchandise littéraire doit pour se vendre parler des autres marchandises. En revanche, les critères institutionnels de l'appareil littéraire excluent de fait des œuvres authentiques : par exemple, pour le sociologisme ordinaire, des œuvres majeures comme certains témoignages de l'extermination ne relèvent que de la « littérature conditionnelle ». Il ne viendrait alors à personne l'idée d'évoquer des critères qualitatifs internes, touchant la teneur et la portée des œuvres ; je vais cependant m'y risquer.

La teneur. — À l'égard du régime génétique, on peut formuler des critères intéressant le *matériau* (langage « littéraire », doxa, etc.), le *degré d'élaboration* (un livre peut se présenter comme un fourre-tout et être parfaitement concerté), la *qualité d'exécution* (même dans le cas d'une écriture rapide, la qualité du geste rédactionnel dépend largement de l'expérience, et le *fa presto* est choix technique parmi d'autres). Pour ce qui concerne enfin le régime herméneutique, la *complexité* de l'œuvre commande l'ouverture des lectures.

La portée. — La portée littéraire intéresse l'intertexte à partir duquel l'œuvre est écrite, comme le corpus où elle entend figurer, quelles que soient au demeurant les indications de genre qu'elle affiche. La portée sociale, qui relève de la linguistique externe, dépend pour sa part du lien entre la légitimité éthique de l'œuvre et l'engagement esthétique que manifeste son projet.

La dualité entre le Point de vue et la Garantie ne s'assimile pas à la dualité entre le sujet et la collectivité. D'une part, tout Point de vue est situé socialement et le concept de Point de vue désigne une instance et non un sujet, si bien qu'un point de vue peut être collectif. Par ailleurs, la Garantie n'est pas simplement une collectivité ou une institution et peut relever de principes rationnels et/ou éthiques (comme les droits de l'homme).

Comment l'œuvre impose-t-elle sa valeur ? — La distinction entre valeurs internes et valeurs externes, qui engage l'articulation entre teneur et portée, peut vraisemblablement être étendue à tout texte, voire tout objet culturel. Pour ce qui concerne plus spécifiquement les œuvres, les valeurs internes sont liées à une sémiologie singulière et les valeurs externes à une insertion paradoxale dans une tradition discursive.

Cela suscite cette question : comment une œuvre devient-elle un classique ? Appariement inédit entre plans du contenu et de l'expression, la sémiologie singulière résulte d'un projet et d'une élaboration spécifiques. Parce qu'elle ne correspond pas à un « horizon d'attente » déterminé, elle fait événement et crée ainsi son horizon propre. Il ne suffit pas de dire qu'elle institue la

⁴¹ « Quand même elles sucent sans capote, ça c'est bien... » marmonna encore vaguement, comme le souvenir d'un rêve défunt l'auteur des *Particules élémentaires* avant de se garer sur le parking de l'hôtel. » (ch. II).

collectivité de ses interprètes, ni même qu'elle leur enseigne sa propre lecture par les difficultés qu'elle suscite. Si elle a bien cet effet, c'est parce qu'elle ouvre un corpus de lecture nouveau en tissant des relations entre textes restés séparés ou du moins non reliés jusqu'alors par leurs interprétations. Elle peut même les faire entrer dans un corpus de référence, car une œuvre qui devient classique en appelle d'autres avec lesquelles elle dialogue et rivalise. Ainsi, même quand elle se situe dans une lignée générique et discursive déjà constituée, elle peut s'en détacher par sa qualité propre. En outre, elle ouvre sa propre lignée en suscitant la série de ses commentaires.

Sans s'arrêter à l'idée d'un canon répertoriant des textes monumentalisés, il faut donc décrire la circulation des valeurs entre les œuvres : un classique tire du prestige de la valeur reconnue aux œuvres avec lesquelles il interagit par son intertexte, mais encore, il émane son prestige en renforçant le leur⁴². Nous ne pouvons ici développer ce point, mais la sémiotique des valeurs suppose une anthropologie du prestige et entend y contribuer.

Un objet qui ne répond à aucune anticipation désireuse n'est pas véritablement perceptible : c'est là une condition normale de couplage avec le monde sémiotisé qui nous entoure. Ainsi la valeur, au sens saussurien de valeur interne, permet-elle une discrétisation en assurant la saillance perceptive des objets sémiotiques.

Si la valeur interne intéresse la sémiosis, la valeur externe intéresse l'esthesis. Ne serait-ce que par son genre, tout texte met en œuvre un rapport propre entre sémiosis et esthesis, entre teneur et portée. Sa singularité peut certes demeurer faible ou très locale, comme on le voit pour les textes qui épuisent toute valeur dans leur fonction pratique immédiate, formulaires, rapports d'activité, lettres de courtoisie, etc. En revanche, l'œuvre marque un rapport particulier entre teneur et portée, par une élaboration spécifique qui relève d'un processus de symbolisation et de mise à distance. La complexité de ce processus ouvre une ambiguïté ou du moins une indécidabilité qui rend l'œuvre irréductible à un « message » ou à un catéchisme (les Évangiles restent d'ailleurs le contraire d'un catéchisme). L'œuvre problématise en son sein les rapports entre Phore et Valeur paradoxale, tantôt par leur mise en parallèle, tantôt en antithèse. Des paradoxes analogues affectent les rapports entre Point de vue et Garantie, car la multiplication des points de vue et la problématisation des garanties participent de la fonction critique de l'élaboration littéraire. La sémiosis des œuvres peut devenir alors suffisamment complexe pour donner lieu aux lectures indéfinies qui en font des classiques.

Pour reconsidérer le langage. — Dans le *Peri hermeneias* (17a), Aristote limite l'étude du langage aux propositions décidables, susceptibles de vrai ou de faux, tout en renvoyant les autres à la rhétorique. Cette décision scelle l'alliance millénaire de la grammaire et de la logique, fait de l'étude du langage une science ou du moins un savoir distinct de l'art rhétorique. Et dès lors, deux manières de considérer le langage se distinguent, voire s'opposent. La première en fait un instrument de connaissance par la représentation de l'ordre des choses, la seconde un moyen d'action sociale, qui ne prétend pas à la vérité, mais à la certitude. Rétrospectivement, on pourrait considérer que la séparation entre les sciences et les lettres était déjà là en germe, comme la séparation infondée des « deux cultures », littéraire et scientifique, dont la linguistique a toujours pâti.

Une autre voie reste cependant ouverte. Elle pourrait trouver aussi matière à réflexion chez un Aristote resté presque inconnu de la tradition logico-grammaticale qui pourtant s'est longtemps

⁴² Ainsi, La Fontaine restitue sur un mode ludique l'espace cosmopolite des classiques. Par exemple, dans sa ballade virtuose en cinq strophes qui a pour refrain *Je me plais aux livres d'amour*, parue dans les *Contes et Nouvelles* de 1665, il oppose successivement la *Légende dorée* (de Jacques de Voragine), à « messire Honoré », (pour l'auteur de *L'Astrée*), « maître Louis » (le lecteur doit comprendre qu'il s'agit de l'Arioste), mentionne Oriane (héroïne de *l'Amadis des Gaules*), son « petit poupon » (Esplandan), Clitophon (pour les *Aventures de Lencippe et Clitophon* d'Achille Tatios d'Alexandrie), Ariane (héroïne de Desmarests de Saint-Sorlin), Polexandre (héros de Gomberville), Cléopâtre et Cassandre (allusion aux romans de La Calprenède), Cyrus (héros *d'Artamène ou le Grand Cyrus*, de Georges et Madeleine de Scudéry), Perceval le Gallois, pour conclure « Cervantès me ravit », sans oublier de mentionner Boccace dans l'envoi.

recommandée de lui. Dans *Les politiques*, il écrit : « Seul parmi les animaux, l'homme a un langage. [11] Certes la voix est le signe du douloureux et de l'agréable, aussi la rencontre-t-on chez les animaux ; leur nature, en effet, est parvenue jusqu'au point d'éprouver la sensation du douloureux et de l'agréable et de se les signifier mutuellement. Mais le langage existe en vue de manifester l'avantageux et le nuisible, et par suite aussi le juste et l'injuste. [12] Il n'y a en effet qu'une chose qui soit propre aux hommes par rapport aux animaux : le fait que seuls ils aient la perception du bien, du mal, du juste, de l'injuste et des autres notions de ce genre. Or avoir de telles notions en commun, c'est ce qui fait une famille et une cité. » (*Les politiques*, 1, 2, 1253 a, pp. 91–93). Des sensations positives ou négatives, des émotions qui affectent les animaux et font l'objet de la communication animale, on passe ainsi, avec le langage, aux évaluations et aux sentiments, enfin aux valeurs (éthiques) comme fondement de la société humaine. En tant que véhicule et lieu d'élaboration des valeurs, le langage fait de l'homme le seul animal politique. Nous sommes là aux antipodes de la conception réaliste du langage, qui le réduit, par la référence, à un simple instrument de la représentation (*homoïoma, similitudo*) des choses mêmes.

Ces deux conceptions, ontologique et culturaliste, se distinguent comme le langage des faits et celui des valeurs⁴³. Sans avoir pu trouver d'articulation satisfaisante, elles rivalisent de longue date ; par exemple, la distinction entre dénotation et connotation, tributaire de la distinction entre la substance permanente et les accidents variables et inessentiels, reflète encore la division entre faits et valeurs au sein même des théories de la signification.

Ne relevant pas de l'ordre des choses mais de celui des valeurs, les objets culturels ont à être reconnus et prisés pour être discernés. Comme les valeurs sont objet de certitude, les jugements portés sur les objets culturels appartiennent à l'ordre controversé du certain.

Par contraste, on estime que les faits sont de l'ordre du vrai. Cependant, la référence (ou impression référentielle) elle-même est faite de valeurs, car le jugement de réalité concrétise un jugement de valeur et de dignité ontologique : les jugements sur l'existence de Dieu, par exemple, procèdent de la foi s'ils sont positifs. Même pour les faits scientifiquement établis, une croyance attribue ultimement à la vérité une certitude. Les vérités restent en effet indiscernables tant qu'elles ne sont pas assumées.

La concordance du Point de vue et de la Garantie se traduit par une assomption. L'œuvre, comme nous l'avons vu à propos des témoignages de l'extermination, entraîne l'adhésion à la vérité que l'on ignorait ou ne voulait pas voir. Aussi l'esthétique ne se réduit-elle pas à la fonction idéologique qu'on lui prête et les règles propres à l'œuvre peuvent parfaitement s'accorder à un projet éthique. C'est pourquoi le relativisme cynique du bon plaisir, tel qu'il s'exprime dans la critique déconstructionniste, fait si peu de cas de l'exigence des œuvres.

Pour réhabiliter la culture. — On convient volontiers aujourd'hui que les valeurs esthétiques et éthiques sont irrémédiablement découplées, alors même que toute culture porte avec elle des exigences éthiques sur lesquelles elle fonde les règles sociales de comportement. Le programme de dépassement de la culture reste confus, ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, de gagner en influence : tantôt la culture serait peu influente sur nos comportements génétiquement déterminés, tantôt elle appartiendrait au passé, et nous serions dans une période de libération de l'instinct. Le pathos sur l'après-culture participe du mouvement catastrophiste, discrètement apocalyptique, qui pose que nous sommes dans une ère nouvelle où les règles éthiques et esthétiques sont désormais suspendues.

Je ne prétends certes pas que l'éthique et l'esthétique se confondent, mais le passage à l'acte rédactionnel, le surhommisme narcissique et la mégalomanie forcément géniale correspondent souvent, dans leur pendant esthétique, à un cruel manque d'élaboration, qui en fait des produits

⁴³ La séparation des faits et des valeurs est d'ailleurs à l'origine même du monde des choses : des choses qui seraient les mêmes pour tout le monde (Auroux, 1996). Au demeurant, la distinction entre dénotation et connotation, tributaire de la distinction entre la substance permanente et les accidents variables et inessentiels, a de longue date reflété la division entre faits et valeurs au sein même des théories de la signification.

de libraire parfois vendeurs, mais non des œuvres qui légitimeraient un travail herméneutique. C'est pourquoi, par exemple, il reste vain d'interpréter des feuilletons comme *Les Bienveillantes*. Pour prétendre à la grande littérature, Jonathan Littell a beau faire allusion aux Euménides d'Eschyle dans son titre, multiplier les clin d'œil à tout le panthéon littéraire dès sa première page (*Frères humains*), les critiques laborieuses qui ont cru à ces leurre n'en ont rien tiré⁴⁴.

On a jadis proposé de fonder sur la littérature la civilité voire la civilisation. Parce qu'il ne connaît pas de frontières, l'art désigne en effet la civilisation comme horizon universaliste de toute culture. L'objet d'art se veut donc exemplaire de l'objet culturel : construisant de l'identité en construisant la sienne, il entre ainsi dans un patrimoine commun, tant celui de la culture qui le produit que celui de l'humanité entière ; il vit enfin dans une temporalité particulière qui peut donner l'illusion d'une transcendance et d'une éternité.

La culture n'est pas recherche et contemplation de l'identité, ni celle d'un gros Ego narratif, ni celle d'une communauté qui serait trouvée ou inventée dans une tradition, mais affrontement avec l'altérité, que ce soit l'altérité interne de ses états passés ou celle des cultures voisines. La compréhension de l'altérité interne commande celle de l'altérité externe, ce pourquoi une culture ne peut être caractérisée et trouver son propre sens que dans le corpus des autres cultures⁴⁵.

Une linguistique des œuvres ? — En 1955, Eugenio Coseriu concluait son étude *Tesis sobre el tema «Lenguaje y poesía»* en affirmant que «les textes littéraires doivent servir de modèles pour la linguistique du texte, parce que d'une part ils représentent les types de textes fonctionnellement les plus riches, et que d'autre part, pour les autres types de textes, il n'y a qu'à spécifier les « désactualisations » (automatisations) qui interviennent dans chaque cas»⁴⁶. En quelque sorte, la littérature, état normal du langage, n'aurait rien d'un surcroît, mais les textes non littéraires souffriraient de carences. Cette conception prolonge la thèse néo-romantique de Croce que la poésie est une manifestation totale et absolue de la langue, plus qu'un discours et des genres historiques. Après un demi-siècle, ce propos radical a d'autant moins perdu de sa singularité que, nous l'avons vu, la linguistique et la littérature ont notablement divergé.

Au croisement de la linguistique et de la théorie littéraire, nous retrouvons ici la question : à quelle condition un texte devient-il une œuvre ? Cela dépend du caractère qui le rend singulier, irremplaçable, et lui permet ainsi d'ouvrir la tradition interprétative qui peut l'ériger en classique. Si l'on identifie ce caractère au style, une perspective subjectivante peut le rapporter à l'auteur et l'expliquer par sa biographie psychologique, alors qu'une perspective objectivante le rapporte à des formes textuelles particulières. Nous choisissons la seconde, car nous avons à expliquer les œuvres en termes d'œuvres : un auteur, docile reconstruction des biographes, peut sembler compréhensible, mais cette compréhension empathique n'explique rien de son œuvre, où il s'efface non moins qu'il ne s'exprime. Il reste d'ailleurs toujours plus facile de croire comprendre les auteurs que de connaître les œuvres.

L'art du langage appelle une linguistique des œuvres, encore à l'état d'ébauche. Mais s'il est déjà difficile de faire admettre une linguistique des textes, qu'en serait-il pour une linguistique des œuvres ?⁴⁷ Dans un texte sur Baudelaire resté inédit, Benveniste écrivait certes en 1967 : « Il semble que la langue poétique nous révèle un type de langue dont on a jusqu'à présent à peine soupçonné l'étendue, la richesse, la nature singulière. La langue poétique doit être considérée en elle-même et pour elle-même. Elle a un autre mode de signification que la langue ordinaire, et elle doit recevoir un appareil de définitions distinctes. Elle appellera une linguistique différente. »

⁴⁴ Voir le numéro spécial du *Débat* n° 144 (mars-avril 2007).

⁴⁵ En revanche, le fétichisme de l'identité, le refus de comprendre l'altérité sont souvent sanctionnés par des bains de sang.

⁴⁶ *El hombre y su lenguaje*, Madrid, Gredos, 1977, p. 204.

⁴⁷ La formule *la linguistique des œuvres* ne trouve aujourd'hui aucune occurrence sur Google, contre 49. 500 pour *la linguistique des textes* ; et si *une linguistique des œuvres* trouve une occurrence, c'est je l'avoue sous la plume d'un de mes pseudonymes.

(BAUDELAIRE, 19, f°51). Toutefois, plutôt que de multiplier les linguistiques, il nous paraîtrait plus judicieux d'articuler valeurs internes et externes. Comme la « langue ordinaire » reste un artefact de l'imaginaire grammatical, il serait scabreux de transposer à la « langue poétique » une conception autarcique qui justifierait son étude « en elle-même et pour elle-même » — selon une formule de Bopp frauduleusement attribuée à Saussure à la dernière phrase du *Cours de linguistique générale*.

Une œuvre articule en effet de façon unique les valeurs internes et les valeurs externes. C'est pourquoi elle peut faire événement et remanier la langue : elle ne s'exprime pas en elle, elle ne s'en écarte pas, elle la refonde et la reconfigure ; c'est pourquoi les langues dans lesquelles on a traduit ont vu s'étendre le domaine du dicible – et donc du pensable. En d'autres termes, la langue se réfléchit dans les particularités de ses œuvres.

Il serait trop facile de croire, à la suite de Gadamer, que la langue véhicule une tradition historique unifiée, car sa tradition n'est qu'une sommation des ruptures qu'apportent les événements de langage, en premier lieu les événements artistiques. Les œuvres sont des moments de rupture qui ont contribué à refaire la langue. À leur moment d'apparition, les langues d'art qui leur sont propres paraissent étranges, mais elles se diffusent dans le reste de la langue, entrent dans son histoire, voire dans l'histoire annexe de la sensibilité, je veux dire de la perception créatrice du monde par la langue : ainsi Proust nous a-t-il révélé une manière d'éprouver.

La réfection des œuvres les unes par les autres n'est pas simple imitation, il s'agit bien de métamorphoses, de radicalisations, d'explorations de voies ouvertes mais délaissées ou inabouties. L'histoire devient ainsi « la continuité brisée des tentatives pour faire sens » (Thouard, 2003, p. 356). Événement réflexif, l'œuvre en témoigne et, loin d'être la trace d'une effusion, suppose une distance critique, un moment d'abstraction qui résiste aux lectures courantes. Par cette distance, elle requiert une interprétation qui lui soit propre. Ainsi, les œuvres sont-elles des actes et non des représentations — que ce soit celles du monde empirique des dix-neuviémistes, encombré d'appareils photographiques ou de machines à vapeur, ou du monde phénoménologique des vingtiémistes, grouillant de bons ou mauvais sentiments et percepts.

Le contact avec les œuvres entraîne par lui-même un effet d'éducation. Il ne suffit pas de constater qu'elles séduisent et retiennent, car le lecteur découvre et apprend pour comprendre, mais cette compréhension reste médiate, car l'œuvre semble lui assigner des chemins divergents qu'il doit parcourir sans être certain de leur légitimité.

L'œuvre enfin semble exemplaire et les textes classiques deviennent des éducateurs car ils ne peuvent être lus sans chercher à se mettre à leur niveau⁴⁸. Leur étude conduit même à une reconception de la langue – non seulement parce qu'elle ne peut se satisfaire de la problématique logico-grammaticale et qu'elle somme la tradition rhétorique/herméneutique, mais parce qu'une langue de culture ne consiste pas en un système, mais en une pluralité de normes, dont la syntaxe fait évidemment partie, mais aussi en une pluralité de corpus spécifiés par les auteurs, les genres et les discours. Sans quoi une langue se restreindrait à un code véhiculaire, comme cet idiome des aéroports et des halls d'hôtel, sans corpus et sans histoire, dans lequel on a pu voir un dialecte de l'enfer.

Nous ne voulons pas dire que l'Antiquité soit fondatrice, ni même que l'histoire continue à sa manière les mythes de fondation. Mais rappelons qu'en présentant le corpus des classiques comme un passé devenu inerte, en daubant par exemple sur *La Princesse de Clèves*, certains voudraient se garantir de la vigueur des œuvres, de leur critique silencieuse mais virulente du présent.

Les langues comme œuvres. — La reconception du langage s'appuie sur celle des langues. En tant que faculté, le langage a certes pu émerger dans l'évolution, avec notamment le développement

⁴⁸ Aussi l'éducation à la lecture se trouve-t-elle dans les objets bien plus que dans les méthodes : les objets d'ailleurs requièrent les méthodes et en quelque sorte les choisissent.

du cortex préfrontal, mais cela n'exclut pas que les langues soient des formations historiques, bref, des œuvres humaines.

Les observations récentes sur les protolangages animaux ne contredisent pas ce point : les signes transmis de génération en génération, comme les cris d'alerte, sont transmis par répétition et imitation. Les langues humaines ajoutent à cela des stimuli émotionnels indépendants de tout événement et transposables en divers contextes.

Nous remarquons plus haut que chaque œuvre — voire chaque performance linguistique — pouvait remanier la langue. C'est là un effet de la dualité entre instances et performances : rien ne s'intègre dans la langue qui n'ait figuré auparavant dans des performances orales ou écrites. Le figement des signes et leur constitution même résulte de pratiques répétitives, ce qui donne quelques poids aux hypothèses sur l'origine sacrée des langues : les formules sémiotiques résulteraient des pratiques ritualisées où elles prennent place.

Au cours de l'émergence du sémiotique, les émotions sont autonomisées de leurs stimuli. Dans la sémosis textuelle, elles se transposent en valeurs linguistiques partageables. Les techniques de la stylisation permettent de réactualiser, par ce que l'on nomme des indices de récupération, leur potentiel émotionnel, ce pourquoi la narratrice de *La Fontaine* pouvait se plaire aux romans d'amour. Mais ces valeurs, associées et codifiées dans les tonalités propres aux genres et aux styles que l'on nomme *esthésies*, n'ont plus de rapport direct avec les quelque six émotions de base léguées par l'évolution biologique. Par la sémiotisation, elles se complexifient et l'on ne trouve plus de continuité entre ces émotions et les 164 noms de sentiments que nous avons inventoriés dans un corpus romanesque. En outre, les œuvres créent leurs expériences émotionnelles propres, et l'on peut ainsi éprouver au théâtre des émotions que l'on n'éprouve que là — comme le remarquait jadis le Nâtya-Shâstra, traité de poétique indien du cinquième siècle avant notre ère.

En somme, les valeurs des textes et notamment des œuvres, par leur élaboration propre, peuvent faire événement et s'intégrer à la langue. Si bien que la langue, œuvre de tous et de personne, continuée de génération en génération, recueille sans pour autant les synthétiser les valeurs léguées par les usages. Ses mots, pourrait-on dire, sont des passages de textes, voire des fragments de mythes : leurs valeurs évoluent avec les genres et les discours. Ainsi, les valeurs linguistiques internes et les valeurs linguistiques externes sont-elles élaborées ensemble dans des cycles indéfinis de figements et de défigements ; quant à ce que nous nommions plus haut l'esthétique fondamentale, si elle a pu s'intégrer à la langue, c'est qu'elle résulte de l'histoire continuée des valorisations dans les textes et les œuvres, notamment les œuvres d'art.

Les cycles d'élaboration des valeurs se laissent figurer ainsi, dans les phases d'élaboration de l'œuvre. La langue reste une hypothèse régulatrice, élevée au rang d'instance systématique : elle somme les régularités observables dans les performances linguistiques. Faite de textes (oraux ou écrits), elle recueille les singularités qui ont fait événement et ont été prisées, reprises et transmises, si bien qu'elles dessinent un ordre de valeurs constituantes.

A partir de ce matériau s'élaborent les doxa, définies comme systèmes de valeurs, concrétisées notamment par des figements formulaires. Dans un moment historique donné, dans des pratiques linguistiques définies, diverses doxa rivalisent.

En s'appuyant sur ces valeurs constituées, mais en les remaniant, en tirant profit de leurs contradictions, en les critiquant par des paradoxes, l'œuvre s'institue comme telle et fait événement. Celles qui s'imposent passent à leur tour dans la langue, poussière d'œuvres. Ainsi, en quelque sorte, l'usage particulier des valeurs qu'il concrétise confère-t-il au texte sa valeur.

Les sciences de la culture comme sciences des valeurs. — La dualité des faits et des valeurs reste un des problèmes fondateurs des sciences de la culture. Les sciences de la nature et de la vie, et, sur un autre mode les sciences logico-formelles, établissent des faits en éliminant de leurs champ des jugements de valeur qui ne sont pour elles que des préjugés oiseux : par exemple, si dans toutes les cultures, il existe des animaux purs et impurs, pour la zoologie cette distinction est d'emblée

caduque ; si le corps humain fait partout l'objet d'interdits magiques ou religieux, l'anatomie s'est constituée en s'en émancipant, etc.

Les sciences de la culture partagent avec les autres sciences la même liberté de pensée et doivent se libérer des *a priori*, notamment des préjugés d'appartenance : à aucun moment les jugements de valeur ne doivent intervenir dans la description des valeurs que les cultures élaborent indéfiniment et concrétisent dans la production et l'interprétation de leurs objets, qu'ils soient techniques, artistiques, ou autres. Toutefois, les objets culturels, de par leur constitution sémiotique même, sont tout à la fois des faits et des valeurs, en tant qu'objets concrétisés et stylisés par leur Phore, comme en tant qu'évaluations sociales concrétisées dans leur Valeur. C'est pourquoi le signe, contrairement à ce que prétendait le positivisme logique, n'est pas un objet physique comme un autre. L'instance de la Garantie permet en outre d'articuler la valeur interne du signe (ou de la performance) avec les valeurs externes qui la légitiment ; complémentaiement, le Point de vue authentifie le signe en l'originant dans une perspective et une responsabilité.

Les sciences de la culture prennent pour objet des systèmes de valeurs : or une valeur ne se fonde pas, elle s'éprouve et se transmet dans une pratique commune, par un partage contractuel plus ou moins conscient. Toutefois, et paradoxalement, en tant que support et concrétisation de valeurs, un objet culturel ne peut être décrit si l'on se contente de partager ces valeurs : en traiter sur le mode de l'évidence renforcerait un conformisme et perpétuerait la doxa dont procèdent les valeurs. C'est là une des apories que rencontre l'observation participante de mise dans certaines sciences sociales. De fait, les valeurs ne sont véritablement descriptibles que si l'on établit une distance critique : comment un système de valeurs pourrait-il être décrit sans être remanié par le système de valeurs de l'observateur, qui, dans les sciences de la culture, est aussi un interprète ? C'est dire l'importance de la dimension critique nécessaire à ces sciences : en instituant une distance réglée avec le préjugé, l'erreur, le mensonge, elles se donnent la possibilité de contextualiser leurs observables pour leur donner sens.

Bibliographie

Bashô, Matsuo (1983) *Traité de poésie — Le haïkai selon Bashô, présentation et traduction par René Sieffert*, Paris, Publications orientalistes de France.

Bollack, Jean (2000) *Sens contre sens. Comment lit-on ?*, Entretiens avec Patrick Llored, Aubenas, La Passe du Vent.

Compagnon, Antoine (2001) *Le démon de la théorie*, Paris, Seuil.

Compagnon, Antoine (2007) *La littérature, pour quoi faire ?*, Paris, Fayard.

Conseil de l'Europe (2000) *Cadre européen commun de référence pour les langues*, Paris, Didier.

Coseriu Eugenio (1988) « Die Ebenen des sprachlichen Wissens. Der Ort des 'Korrekten' in der Bewertungsskala des Gesprochenen », in J. Albrecht, J. Lüdtke, H. Thun (éds.), *Energie und Ergon, Schriften von Eugenio Coseriu (1965-1987)*, Vol. I, Tübingen, pp. 327-375.

Genette, Gérard (1991) *Fiction et diction*, Paris, Seuil.

Genette, Gérard (1994) *L'œuvre de l'art*, I, Paris, Seuil.

Gérard, Christophe (2011) Herméneutique de la valeur (I). Distinctions élémentaires pour l'étude axiologique des textes, in Chollier, C. éd. *Qu'est-ce qui fait la valeur d'un texte ?*, Presses Universitaires de Reims.

Hjelmslev, Louis (1971) *Essais linguistiques*, Paris, Éditions de Minuit.

Loiseau, Sylvain (à paraître) Investigating the interactions between different axes of variation in text typology, in Grzybek P. & Kelih E. (éd.), *Text and Language : Structures, Functions, Interrelations*.

Maingueneau, D. (2007) *La fin de la littérature ?* Entretien de Raphaël Baroni avec Dominique Maingueneau autour de la sortie de son ouvrage : *Contre Saint Proust ou la fin de la littérature*, Paris, Belin, 2006.

<http://www.vox-poetica.org/entretiens/maingueneau.html>

Malrieu, Denise, et Rastier, François (2001) Genres et variations morphosyntaxiques, *Traitements automatiques du langage*, 42, 2, pp. 547-577.

Pavel, Thomas (1989) *Le mirage linguistique*, Paris, Minuit.

Rastier, François (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.

Rastier, François, éd. (1996) *L'analyse thématique des données textuelles — L'exemple des sentiments*, Paris, Didier.

Rastier, François (2001a) *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 303 p.

Rastier, François (2001b) Borges et l'hypallage, *Variaciones Borges*, 11, pp. 3-33.

Rastier, François (2005) Doxa et lexique en corpus — Pour une sémantique des « idéologies », Du lexique à la doxa, *Cahiers du Cirlep*, Actes des Journées Scientifiques 2002-03, Jean Pauchard et Françoise Canon-Roger (éd.), Presses Universitaires de Reims, 22, pp. 55-104.

Rastier, François (2006a) *De l'origine du langage à l'émergence du milieu sémiotique*, www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Origine.pdf

Rastier, François (2006b) Formes sémantiques et textualité, *Langages*, 163, pp. 99-114.

Rastier, François (2007a) Indices et parcours interprétatifs, in Denis Thouard, éd., *L'interprétation des indices*, Lille, Presses du Septentrion, pp. 123-152. Denis Thouard, éd.

Rastier, François (2007b) Conditions d'une linguistique des normes, in Siouffi, Patrick et Steuckart, Agnès, éd., *Les linguistes et la norme — Aspects normatifs du discours linguistique*, Berne, Lang, pp. 3-20.

Rastier, François (2009a) Heidegger aujourd'hui — ou le Mouvement réaffirmé, *Labyrinthe*, n° 33, 2009 (2), pp. 71-108.

Rastier, François (2009b) Euménides et pompiérisme — Refus d'interpréter, *Témoigner*, 103, pp. 171-190.

Schaeffer, Jean-Marie (1989) *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Seuil.

Thouard, Denis (2003) L'enjeu de la philologie, *Critique*, 672, mai 2003, pp. 347-359.